

1957 : DE GAULLE A HASSI-MESSAOUD

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : ***Maurice Dumoncel***
Directeur des périodiques : ***Georges Mazoyer***

Directeur : ***Yves Courrière***
Conseiller auprès de la Direction : ***Général Beaufre***
Rédacteur en chef : ***Jean Fontugne***
Adjoints : ***Jacques Kohlmann***, ***Marie Elbe***
Chef service photo : ***François Wittmann***
Directeur des publications Historia : ***Christian Melchior-Bonnet***
Administration : ***Christian Clerc***
Maquettiste : ***Claude Rebelo***

Dessinateur : ***John Batchelor***
Fabrication : ***Roger Brimeur***
Secrétariat de la rédaction : ***Brigitte Le Pelley Fonteny***
Adjoint : ***Charles Meyer***
Directeur de la promotion : ***Jacques Jourquin***
Assistantes : ***Chantal de Pinsun***, ***Françoise Rose***
Relations publiques : ***Claude Bénédick***
Abonnements : ***Jean-Loup Pellé***

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89.
CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.

BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

Couverture : E.C.P.A.



DES « QUATRE GRANDS » AUX « CENT FLEURS »

Jean FONTUGNE

LES problèmes du Proche-Orient sont au centre des préoccupations de tous les ministres des Affaires étrangères, en ce mois de février 1957. L'expédition de Suez est de nouveau à l'ordre du jour aux Nations unies, où l'Assemblée générale discute longuement du retrait des troupes israéliennes du territoire égyptien.

Le président Nasser, heureux gagnant de la bataille qui n'a pas eu lieu, profite du nouveau prestige ainsi acquis pour réunir au Caire les « quatre grands » arabes : Jordanie, Égypte, Syrie, Arabie Saoudite, alors que les diplomates anglo-saxons mettent la dernière main au projet du pacte de Bagdad. Deux initiatives importantes sont également à retenir ; elles vont peser lourdement dans les années à venir : l'annexion récente du Cachemire par l'Inde, le discours des Cent Fleurs *de Mao Tsé Toung.*

En France, pour le président Guy Mollet, la situation ne s'améliore pas, aussi bien sur le plan politique que sur le plan économique. Les difficultés financières provoquent une agitation sociale. L'union nationale nécessaire pour résoudre le problème algérien se heurte à la division des partis et à l'opposition de plus en plus grande des modérés.

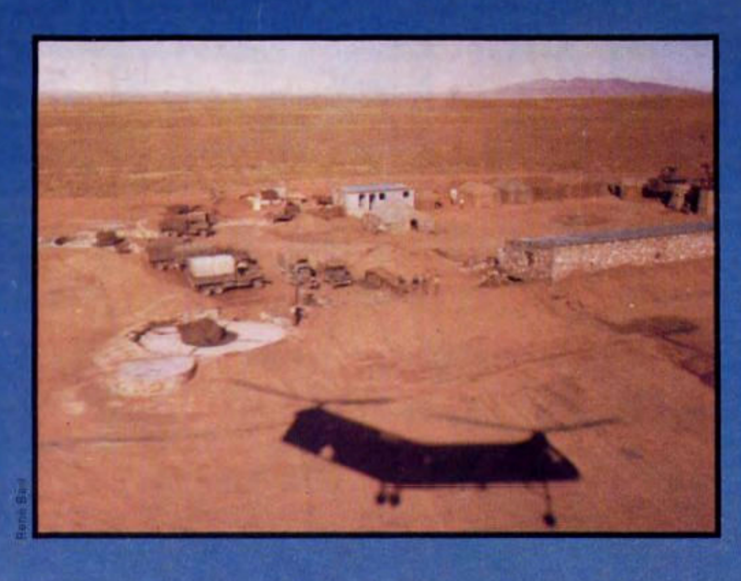
En Algérie, cependant, la situation militaire s'est rapidement améliorée. Les chefs du Comité de coordination et d'exécution, terrés dans la Casbah, quelques-uns ayant même déjà quitté la ville, appréhendent le développement des opérations de nettoyage de la ville.

Le régiment de zouaves du colonel Marey, les régiments parachutistes ayant à leur tête des officiers chevronnés qui ont participé à la seconde guerre mondiale, puis à la guerre d'Indochine, prouvent leur efficacité mais ne cachent pas leur opposition aux missions de police qui leur ont été confiées. C'est la guerre des djebels qui les attire. Ils vont bientôt – trop tôt – participer aux grandes opérations dans les campagnes algériennes.

Pendant ce temps, le général de Gaulle, qui n'a pas abandonné ses activités politiques, prépare son tour du monde. Il se rendra en Algérie, visitera Hassi-Messaoud et les centres pétroliers, et mesurera, au pied des derricks, les richesses que des pionniers, dans des conditions invraisemblables, ont d'abord découvertes, puis commencé à mettre en exploitation. Peut-être déjà tente-t-il de trouver une solution au brûlant problème algérien...

J. F.

SOMMAIRE N° 224 :



René Bail

DÉCEMBRE 1956 L'ARRIVÉE DE SALAN

14 décembre 1956. Salan prend son commandement en Algérie. Si le bilan des résultats obtenus par son prédécesseur, Lorillot, est médiocre, ce dernier aura néanmoins obtenu que la France expédie des renforts importants. L'armée devient un outil puissant. Une faille : la pénurie d'hélicoptères dans les premiers mois de 1957.

Chauchet

A L'AUBE de 1957, la situation est plutôt sombre.

La rébellion a nettement pris son deuxième souffle. La mise en application des décisions du « congrès de la Soummam » a donné un surcroît de cohésion et de dynamisme à l'O.P.A. et de combativité aux bandes armées.

Contre ces bandes, la lutte devient de plus en plus dure. Les zones frontières de l'Ouest oranais et de l'Est constantinois, en particulier, sont le théâtre de véritables actions de guerre de plus en plus meurtrières contre des unités de l'A.L.N. de mieux en mieux armées qui, après le combat, trouvent refuge, se reconstituent et s'instruisent, en toute quiétude, au-delà des frontières en territoire tunisien et marocain.

Les armes entrent maintenant en Algérie à la cadence mensuelle de 300 par l'ouest et de 500 par l'est.

Jamais encore le terrorisme n'a été si violent et n'a fait tant de victimes civiles ▶

Le général Lorillot part accompagné des vœux et de l'amitié de Lacoste

L'année 1956 se termine au moment même où le général d'armée Lorillot quitte l'Algérie après y avoir exercé pendant dix-sept mois le commandement interarmées.

Cet officier général de haute taille, d'allure très militaire sans ostentation, au regard vif et pénétrant, est à la fois un organisateur énergique et un chef qui s'imposa par son autorité et par sa connaissance du caractère spécial des combats en Algérie, ayant participé dès le début de sa carrière à la pacification du Maroc et exercé, après 1945, par deux fois, un commandement important en Indochine.

Il sait donc ce que sont une guérilla et une guerre subversive. Il s'était fixé la mission de forger l'outil pour combattre la rébellion et assurer la pacification.

C'est donc le moment – fin 1956 – de faire le bilan de la situation générale militaire, qui a été marquée, dans le quatrième trimestre de cette année, par trois événements :

- *l'arraisonnement du yacht Athos ;*
- *la capture de l'avion transportant des chefs du F.L.N. ;*
- *le débarquement franco-anglais à Suez.*

Les barrages aux frontières

La nécessité impérieuse d'arrêter le trafic d'armes, de munitions et d'explosifs provenant du Maroc et de Tunisie conduisit le général commandant interarmées à presser l'étude d'abord, puis la construction d'un barrage aux frontières combinant barbelés et réseau électrifié.

On décida que le premier réseau à construire serait celui de l'ouest, face au Maroc, pour se protéger des infiltrations possibles de soldats marocains, dont la valeur militaire était bien connue des Français. D'autant plus que la situation dans le Sud marocain devenait inquiétante. Activement poussé, le réseau, en novembre 1956, était achevé jusqu'à Tassiet-Sassi.

Du côté de la Tunisie, il est bien connu que ce pays, d'abord terre d'asile pour les rebelles, est devenu une zone d'appui. Le 5 octobre 1956, un accord est intervenu sur le transfert aux autorités tunisiennes des postes-frontière de gendarmerie française, ce qui rend évidemment plus difficiles le contrôle et la surveillance par les forces de l'ordre. A la suite d'accrochages avec des éléments jouissant de complicités locales, le gouvernement tunisien décide, le 18 octobre, d'envoyer des troupes et la garde nationale tunisienne pour contrôler la frontière. Mais comme il y a collusion entre les autorités tunisiennes et la rébellion algérienne, cela revient à dire que les bandes trouveront toujours une aide efficace pour franchir la frontière en transportant le matériel destiné aux Algériens. Celui-ci, en provenance d'Égypte et de Tripolitaine, est centralisé à Tunis ; il est ensuite transporté par des camions de l'armée tunisienne jusqu'aux camps de fellaghas installés tout le long de la frontière.

La rébellion attendait d'un gouvernement de Front républicain la reconnaissance du fait national algérien et, par voie de conséquence, la réduction des crédits militaires pour l'Algérie et la fin des envois de renforts. Le coup d'arrêt porté par Guy Mollet, président du Conseil, et par Robert Lacoste, ministre résidant, fut une rude déception pour le F.L.N., d'autant que, sur le terrain, les forces de l'ordre ne desserraient pas leur pression malgré l'augmentation des effectifs de l'adversaire.

Certes, la guérilla peut se manifester partout, mais il est impossible à la rébellion de contrôler une région en permanence et encore moins d'en écarter les forces de l'ordre. Les dirigeants F.L.N. ne disposent pas de l'armement qu'ils souhaiteraient posséder en raison de la surveillance exercée par l'armée aux frontières.

L'armée dispose enfin, au mois de décembre 1956, des effectifs nécessaires pour remplir sa mission. Les demandes faites dès le début de la rébellion et auxquelles il n'a été donné suite qu'en partie, ont été énergiquement répétées par le général Lorillot dès sa prise de commandement.

La qualité de l'ensemble des forces s'est améliorée par l'arrivée du reliquat des troupes rapatriées d'Indochine et par l'affectation aux cadres d'active d'anciens d'Extrême-Orient.

Le nombre des supplétifs en constante augmentation, les escadrons de spahis devenus opérationnels ont donné plus de souplesse aux opérations.

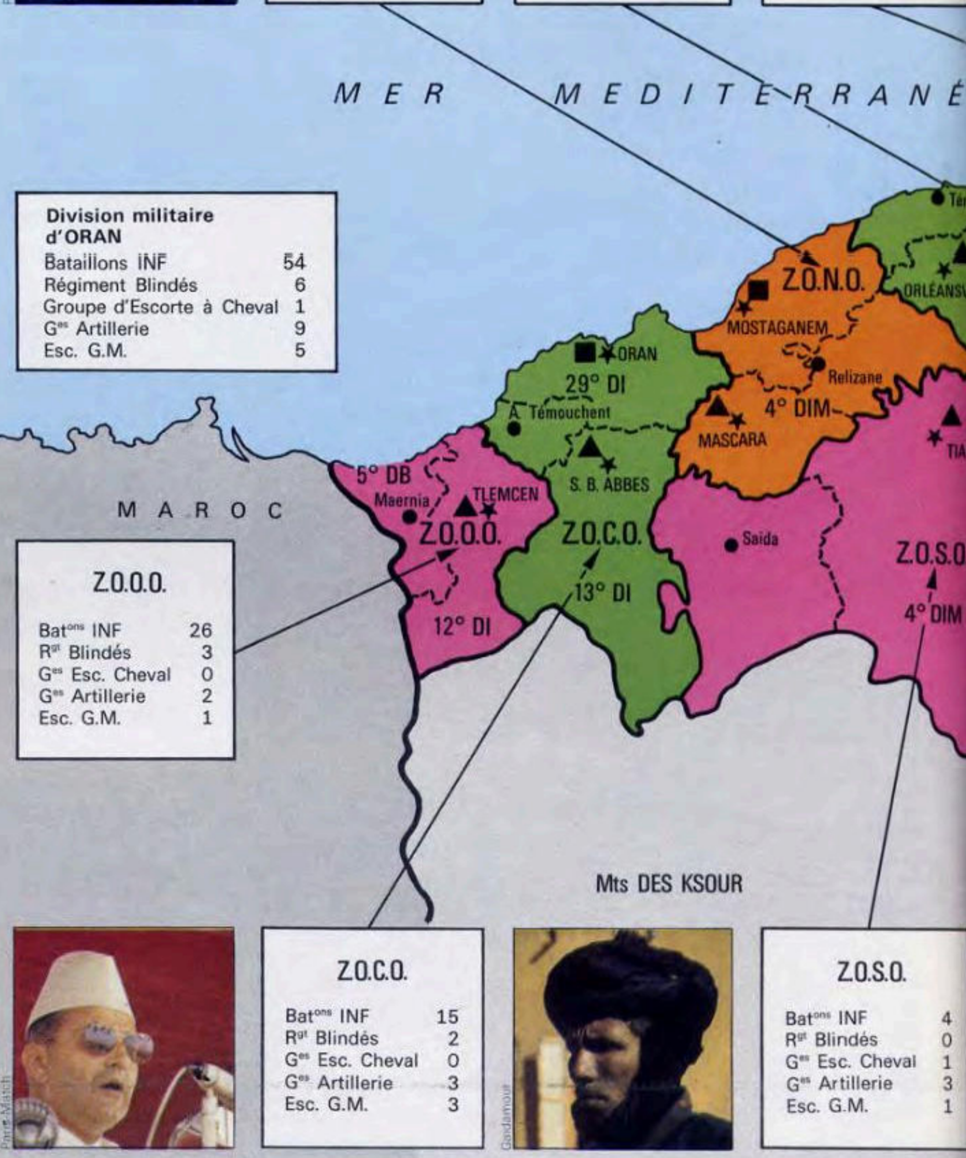
L'instruction a été poussée dans des camps : à Arzew, pour les sections administratives spécialisées (S.A.S.) ; à Alger, pour l'étude des procédés de la guerre subversive ; enfin, un 5e bureau de l'état-major dirige l'action psychologique.

Et puis, après s'être fait beaucoup attendre, les hélicoptères firent leur apparition et participèrent aux opérations. De 60 en 1955, ils furent 240 moyens porteurs en 1956. Grâce à eux, des actions de surprise purent être menées avec succès.

Pour apporter une conclusion à ce bilan de la situation militaire en 1956, il paraît juste de citer un passage de l'ordre du jour de Robert Lacoste, ministre résidant en Algérie, adressé au général Lorillot à son départ d'Afrique du Nord :

...Je tiens, avant son départ, à exprimer ma profonde gratitude pour l'œuvre qu'il a accomplie et lui affirmer la reconnaissance du gouvernement et de l'Algérie pour les services exceptionnels qu'il a rendus...

Général LENORMAND

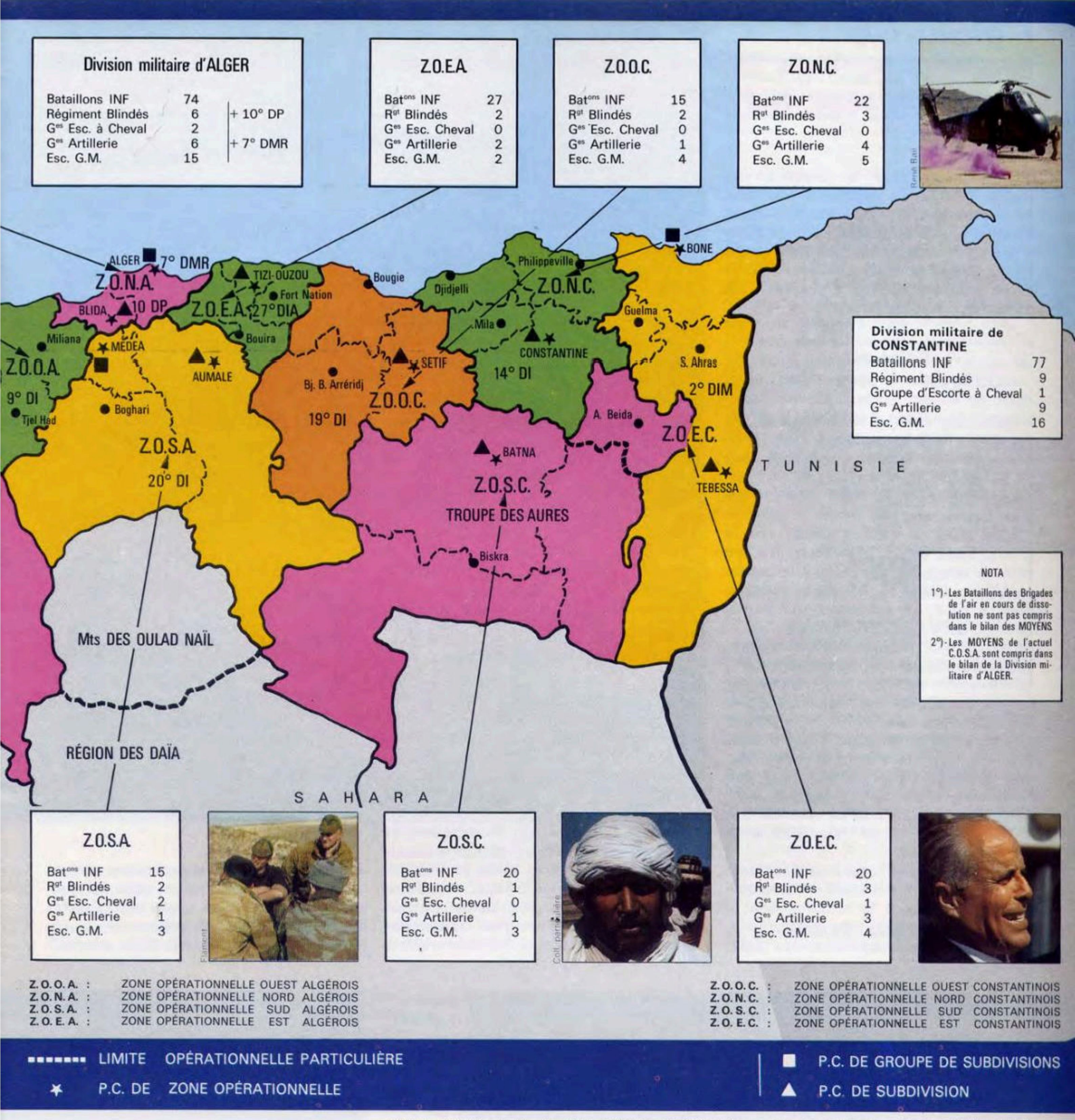


René Bail — Paris-Match — général Allard — Gardenour

CARTE MILITAIRE DE L'ALGÉRIE (1957)

dans les deux communautés. Le chiffre record de 4 000 crimes ou méfaits par mois fut atteint en décembre. L'agglomération algéroise est particulièrement visée; un climat d'insécurité et de peur règne dans la ville.

L'assassinat, le 28 décembre, en pleine ville, d'Amédée Froger, président des



L'Algérie à l'aube de l'année 1957. Situation militaire préoccupante. Les armes passent aux frontières de la Tunisie et du Maroc, qui viennent de se dégager de la tutelle française et posent aux « pays frères » du F.L.N. 405 000 hommes constituent les effectifs français. Le pays se couvre de soldats. Bientôt, les « casquettes Bigeard » feront partie du paysage. La véritable guerre des paras n'a pas encore commencé, faute d'hélicoptères. A Hassi-Messaoud, le pétrole tient ses promesses et la France y puise des raisons de croire que cette nouvelle manne réglera bien des choses. Mais, pour l'heure, c'est l'alerte. L'Algérie veille, de la mer aux sables.

maires d'Algérie, succédant à tant d'autres, fait monter la fièvre dans les milieux activistes européens. L'O.R.A.F. (Organisation de résistance de l'Algérie française) inonde la ville de tracts incendiaires revendiquant la responsabilité de plusieurs attentats contre-terroristes et vilipendant Lacoste, Guy Mollet et le haut commandement.

L'affaire de Suez, qui avait suscité tant d'espoirs, a porté un coup funeste au prestige de la France; interrompue brutalement sous la menace conjuguée des U.S.A. et de l'U.R.S.S. alors que la défaite de Nasser était sur le point d'être consommée, elle est présentée, en Égypte et dans le monde arabe, comme une grande victoire sur la France et l'Angleterre. La propagande du Caire, reprise par celle du F.L.N., s'en donne à cœur joie. Les hésitants, qui étaient prêts à rallier la France, rejoignent les rangs du F.L.N., tandis que ceux qui voyaient dans la défaite de Nasser un facteur important pour la cause française en Algérie sont profondément désillusionnés.

Autre sujet d'inquiétude, la prochaine session de l'O.N.U. en janvier. La question

premiers mois de 1957: les effectifs battent leur plein, avec 405000 hommes en Algérie

algérienne est pour la première fois inscrite à l'ordre du jour. Le 26 décembre, les responsables du F.L.N., réunis à Alger, décident une grève générale accompagnée d'une recrudescence des attentats contre les Européens. Le point culminant de cette action coïncidera avec l'ouverture des débats aux Nations unies.

Faire vite, toujours plus vite

Décembre, enfin, a vu le rapatriement des disponibles rappelés en 1956, c'est une importante baisse de potentiel pour les forces de l'ordre qui ne sera que partiellement compensée par l'arrivée d'appelés à peine instruits.

C'est dans ce sombre climat que le général Salan prend, le 14 décembre, son poste de commandant en chef interarmées en Algérie. Dès le 18, il signe sa directive générale nº 1. Le successeur du général Lorillot, qui a rapidement pris conscience de la situation, constate d'abord les progrès et la puissance des bandes de l'A.L.N., bien pourvues en armes et en moyens de commandement, force sur laquelle s'appuie la structure politique du F.L.N. Il prescrit « de ne laisser aucun répit à l'adversaire, de le poursuivre sans cesse, de jour et surtout de nuit; l'hiver ne doit pas être l'hibernage, mais l'action partout ». Il insiste à nouveau dans sa conclusion : « Faire vite, toujours plus vite, pour abattre l'adversaire. »

En plein accord avec Lacoste, sans perdre un instant, il s'emploie énergiquement à faire face à la situation dont il mesure la gravité dans tous les domaines. Il s'agit, pour lui, de reprendre sans tarder l'initiative. Alger est le point chaud, il faut y porter un grand coup contre le terrorisme. C'est ainsi que, dès le 7 janvier, le général Massu, qui vient de rentrer de Port-Saïd avec la 10e D.P., se voit déléguer tous les pouvoirs du maintien de l'ordre dans Alger.

Cependant, les activistes ne désarment pas. Un complot est ourdi contre le commandant en chef, soupçonné d'avoir été nommé pour brader l'Algérie. Le 16 janvier, deux roquettes de bazooka sont tirées contre le bureau du général Salan à l'heure où, chaque jour, il signe le courrier. Il échappe par miracle à l'attentat, mais son chef de cabinet, le commandant Rodier, est tué à sa place.

Telle est la situation au début de janvier 1957, au moment où s'engage la « bataille d'Alger » déclenchée par Yacef Saadi avec ses équipes de tueurs, de fabricants d'explosifs et de poseuses de bombes, auxquels vont faire face Massu et ses parachutistes.

Rétablir la situation

La « bataille d'Alger » a occupé pendant plusieurs mois le devant de la scène, mais cela ne doit pas faire oublier les efforts soutenus menés dans toute l'Algérie pour réduire le terrorisme, poursuivre les bandes et détruire l'infrastructure politique du F.L.N.

L'année 1957 sera celle du redressement dans tous les domaines : réduction considérable du terrorisme dont les méfaits passeront de 4 000 à 1 500 par mois, destruction de nombreuses bandes, succès aux frontières rendues quasi infranchissables par la création de barrages actifs à l'ouest comme à l'est, extension spectaculaire de la pacification dont les procédés sont minutieusement mis au point au cours d'opérations pilotes.

Pour mener à bien cette tâche aux mul-



Chauchet



◀ L'appareil militaire augmente chaque jour sa pression sur le terrain. On obtiendra, c'est un fait, des résultats spectaculaires. Notamment une diminution du terrorisme. Les attentats vont tomber de 4 000 à 1 500 par mois. Décimées, les katibas se reconstituent avec difficulté. Et pour cause ! Aux frontières, les barrages réduisent considérablement le passage des armes. Dans le pays, la pacification fait échec au recrutement.



◀ **L'aviation joue un rôle de plus en plus important au cours de l'année 1957. Chaque corps d'armée – Alger, Oran, Constantine – a son groupe d'appui tactique (G.A.T.A.C.), liaison, reconnaissance, appui au sol. Et des hélicoptères.**

René Bail

tiples aspects, de quel outil dispose le nouveau commandant en chef en Algérie?

Les effectifs de l'armée, sous la pression des événements, sont passés de 200 000 hommes environ au début de 1956 à 325 000 en juillet. Cependant, l'extension continue de la rébellion rendit ce total encore, et à juste titre, insuffisant aux yeux du général Lorillot, qui réclama qu'il fût porté à 440 000 hommes. Finalement, le gouvernement admit que le plafond des effectifs serait de 405 000 hommes. Effort maximum rendu possible par l'accroissement de volume du contingent à la suite de l'abaissement progressif de l'âge d'incorporation et par des prélèvements sur les troupes d'Allemagne, du Maroc et de Tunisie. Ce chiffre plafond sera atteint au cours des premiers mois de 1957.

Commandant en chef interarmées, le général Salan actionne directement six grands subordonnés : l'amiral, préfet maritime, commandant la marine en Algérie (1), le général commandant la Ve région aérienne (1), les trois généraux commandant les divisions (qui deviendront corps d'armée en mars) d'Alger, d'Oran et de Constantine, enfin le général commandant les territoires du Sud.

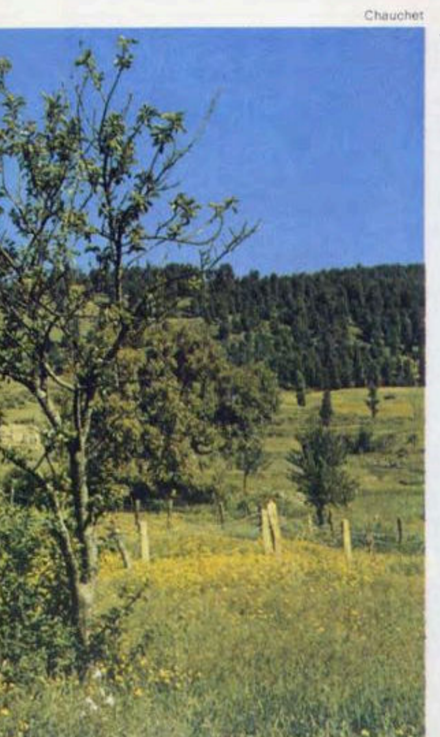
Marins et aviateurs

La marine disposait d'un certain nombre d'unités légères de surveillance et de défense des côtes; elle ne joua évidemment qu'un rôle modeste dans la lutte contre la rébellion; toutefois, en ce qui concerne la contrebande d'armes par voie maritime, plusieurs arraisonnements de navires doivent être portés à son actif. De plus, elle mit à la disposition du commandement, pour la lutte à terre, un groupement de « commandos marine » parfaitement entraîné et qui s'illustra en maintes occasions.

L'armée de l'air, dont le rôle ne cessera de croître au cours de l'année 1957, outre une certaine capacité de transport aérien, ▶

(1) En ce qui concerne seulement l'emploi des moyens mis à la disposition du commandant en chef; ils dépendent directement du ministre pour leurs autres missions.

Chauchet



◀ **Près de Tamentout, en Petite Kabylie, le poste du 51e R.I. Poste sur la défensive, derrière ses barbelés. Fragile sécurité, quand on considère la hauteur du « barrage » !**

Chauchet



Tableau de chasse, à la 25e division de parachutistes, commandée par le colonel Ducournau. On a traqué, puis abattu des sangliers. Les cuistots prendront la relève des chasseurs. ▶



Chauchet

Quand ils deviendront les indispensables véhicules opérationnels, les hélicoptères seront basés dans le Constantinois, à Aïn-Arnat, près de Sétif. Pour l'heure, leur participation est modeste. Ainsi, le corps d'armée d'Alger ne peut disposer que de 40 places par jour pour ses héliportages opérationnels.

un point faible : la pénurie d'hélicoptères

a mis sur pied trois groupes d'appui tactique (G.A.T.A.C.), adaptés aux trois commandements des divisions d'Alger, d'Oran et de Constantine (liaison, reconnaissance et appui au sol), et deux groupes d'hélicoptères.

L'organisation de l'armée de terre, en 1956, découlait encore de l'organisation du temps de paix : trois divisions militaires sur le territoire des anciens départements d'Alger, d'Oran et de Constantine, comprenant des groupes de subdivisions et des subdivisions territoriales auxquels avaient été juxtaposés des zones et des secteurs opérationnels au fur et à mesure de l'extension de la rébellion.

Le premier soin du nouveau commandant en chef fut de modifier cette organisation afin qu'il y eût partout concordance entre l'organisation administrative et l'organisation militaire, qu'à côté de chaque préfet et sous-préfet il y eût un chef militaire, et un seul, exerçant son autorité sur la même portion de territoire. Le 15 janvier, c'était chose faite.

Ainsi, la concordance était réalisée, permettant une indispensable et étroite collaboration entre autorités civiles et militaires à chaque échelon de la hiérarchie :
Algérie : ministre résidant — général commandant en chef et commandant la Xe région;
Région : préfet-igame — général commandant la division militaire;
Département : préfet — général commandant de zone opérationnelle et, éventuellement, de groupe de subdivisions;
Arrondissement : sous-préfet — général ou colonel commandant de secteur et, éventuellement, de subdivision.

Les réserves ministérielles

Les commandants de zone disposent, pour l'exercice de leur commandement et le soutien des troupes, des moyens territoriaux (unités des services et établissements) préexistants et des moyens organiques des grandes unités venues en renfort et attribuées à la zone (en principe, une division par zone).

L'Algérie étant divisée en douze départements, quatre par igamie, l'organisation militaire comprend donc douze zones opérationnelles à raison de quatre par division militaire. Les grandes unités sont au nombre de treize, soit : dix divisions d'infanterie, une division blindée (5e D.B.), une division de parachutistes (10e D.P.) et une division mécanique rapide (7e D.M.R.). Seule, la zone du Sud constantinois ne possède pas de division; en revanche, la zone Ouest oranais en compte deux (12e D.I. et 5e D.B.), la zone Nord algérois en a deux également (10e D.P. et 7e D.M.R.), mais ces deux divisions sont classées « réserves ministérielles » avec hypothèque d'emploi — c'est à ce titre qu'elles furent utilisées pour constituer le gros du corps expéditionnaire pour l'opération de Suez.

Toutes les autres unités non endivisionnées sont réparties dans les zones en fonction des besoins opérationnels.

L'aviation légère de l'armée de terre est représentée auprès de chaque division organique par un peloton d'avions légers de six appareils et par un groupement d'hélicoptères basé dans le Constantinois. Les deux groupes d'hélicoptères de l'armée de l'air sont basés respectivement, l'un dans l'Algérois, l'autre en Oranie. Le nombre d'hélicoptères est encore très faible par rapport aux besoins; c'est ainsi que, en janvier 1957, la division militaire d'Alger ne peut disposer que d'une moyenne journalière de 40 places pour ses transports opérationnels héliportés.

Tel est l'outil, de valeur très variable selon les unités, dont dispose le général commandant en chef pour redresser la situation à la veille de ce qu'on appellera ensuite la «bataille d'Alger». H

Général Jacques ALLARD

Marbot



Ils ont « fait l'Algérie » et ils rentrent chez eux, en métropole. Jamais la mer ne leur a paru si bleue ni le ciel si clément. Leur liberté a le goût du pays. Certains, pourtant, repartiront avec le sentiment que leur effort n'a pas été vain. Ils y croyaient !

BIGEARD: UN CHEF, UN STYLE NOUVEAU

ALGER, janvier 1957. La 10e D.P. du général Massu prend possession de la ville et s'apprête à livrer sa « bataille », à extirper le terrorisme, à mettre fin à une terrible vague d'attentats. Parmi les « colonels » de la division, la plupart se feront un nom, au gré des événements, que ce soit Argoud, Fossey-François, Meyer, Château-Jobert. Mais il en est un qui les dépasse déjà par la taille et la réputation, c'est le lieutenant-colonel Bigeard.

Un officier sorti du rang

Bigeard ! Il a déjà eu l'honneur de la couverture de certains magazines, il s'est prêté à des interviews percutantes. « Animal de combat », « bête de guerre cruelle », chef-né, baroudeur dans l'âme, anticonformiste, le commandant du 3e R.P.C. s'est forgé un style, une silhouette, une réputation. Grand, maigre, la poitrine large, avec sa tenue camouflée, son étrange casquette, il fait penser à un animal de proie.

Son goût pour les attitudes, son sens de la mise en scène, son mépris des règlements et des hiérarchies, son franc-parler irritent ou fascinent. Massu ne cache pas que son côté « vedette » lui porte, par moments, sérieusement sur les nerfs. En somme, un être à part, inclassable, qui sait admirablement jouer de sa stupéfiante résistance physique, de son agilité intellectuelle, de sa prodigieuse faculté de dominer les hommes. Un individu hors série qui sait également jouer de son passé.

Bigeard ? Un officier sorti du rang, qui n'est passé ni par Saint-Cyr ni par l'École de guerre, issu d'un milieu populaire et qui aime que cela se sache. Il est de fait que Marcel Bigeard, né à Toul en 1916, effectue comme « tout le monde » son temps au 23e régiment d'infanterie de forteresse et est libéré le 1er septembre 1938 avec le grade de sergent... Mais le retour à la vie civile sera bref. Dès le 22 mars 1939, il est rappelé au service et, dès lors, il ne quittera plus l'uniforme.



Flament

Bigeard sur le terrain, carte déployée sur le sol. Le régiment l'appelle « la Vieille ». P.C. sans embarras. Bigeard vit, en opération, la même existence que ses hommes. Rigueur et discipline. Un esprit de corps donné souvent en exemple aux autres unités. Une tradition née en Indochine.

La drôle de guerre, la campagne de France, il la fait sous le béton, ce qui lui vaut d'être fait prisonnier, le 28 juin 1940, avec toutes les garnisons de la ligne Maginot. Mais son tempérament ardent ne peut s'accommoder de la captivité. Il s'évade et, pour ce faire, il choisit son jour : le 11 novembre 1941. Bigeard se retrouve alors en A.-O.F., dans un régiment d'infanterie coloniale, puis une unité de tirailleurs sénégalais. Mais le prestige de la jeune arme aéroportée l'attire et il sera parachuté en France le 8 août 1944.

Après la Libération, après la capitulation de l'Allemagne, il reste dans l'armée. Sous-lieutenant depuis septembre 1943, il est alors promu capitaine le 1er juin 1945. C'est à nouveau l'infanterie coloniale, puis l'Indochine. En Extrême-Orient, il trouve un terrain à sa mesure. A la tête du bataillon autonome de Dien Bien Phu, puis d'une unité composée en grande majorité de supplétifs, il sillonnera pendant une bonne partie de l'année 1947, le pays thaï,

la reddition de Dien Bien Phu : terrible humiliation pour lui

constituant pour le Viet-Minh une épine douloureuse et irritante, dans une zone névralgique, à la frontière du Tonkin et du Laos.

Un rapide séjour en France permet à Bigeard de reprendre contact avec l'arme aéroportée que l'on s'efforce de réformer. Et le 29 juillet 1952, il se trouve, avec le grade de commandant, à la tête du 6e bataillon de parachutistes coloniaux. De retour en Indochine, une nouvelle épreuve va lui permettre de faire la preuve de ses qualités exceptionnelles de chef et de combattant. Le 11 septembre 1952, Giap, décidé à venger son échec de l'année précédente, jette des forces importantes sur Nghia Lo. Le but de la manœuvre est clair. Il s'agit, pour le Viet-Minh, de s'ouvrir la route de la rivière Noire et, au-delà, du Mékong; en somme, d'enlever le pays thaï, resté fidèle à l'influence française, avant de pénétrer au Laos.

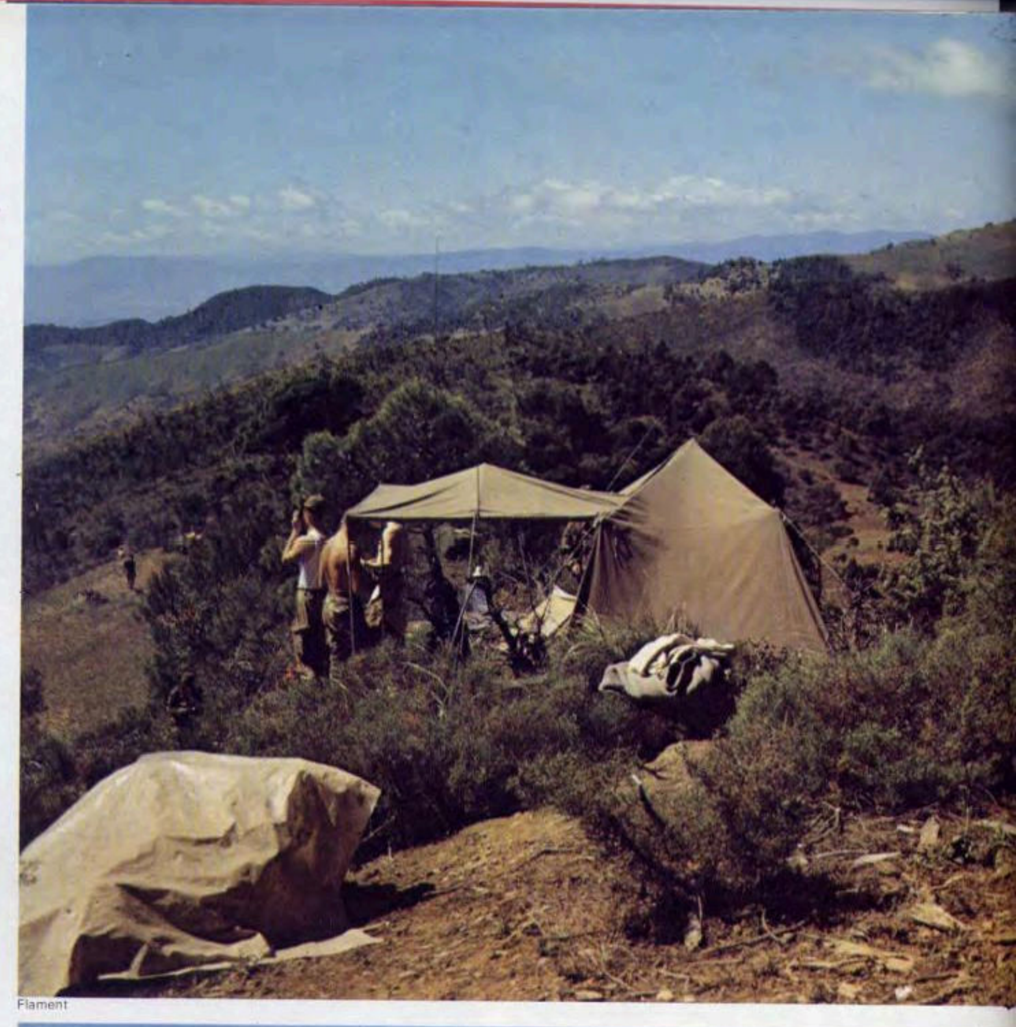
Salan commande alors en Indochine. La riposte se dessine dès le 15 octobre. Intervention massive et parachutage du bataillon Bigeard sur Tulé, à 30 kilomètres au nord de Nghia Lo, sur la piste conduisant à la frontière chinoise. L'opération se déroule favorablement. Bigeard rassemble son monde et prend position le 17 au matin. Mais la crise survient au cours de la nuit suivante. Après une intense préparation d'artillerie, Giap a découplé toute la division 308 et a réussi à faire tomber Nghia Lo. Dès lors, il n'y a plus qu'une solution, replier tout le dispositif de la moyenne rivière Noire sur Na San, qui sera transformé en forteresse. Le bataillon Bigeard constituera l'arrière-garde. Salan dirige lui-même l'opération. Tout doit être mis en œuvre pour éviter de donner aux Viets l'occasion de détruire un bataillon de paras.

Chez les Viets

Le mouvement s'exécute dans les pires conditions, par des sentiers de montagne à peine frayés. Le transport des blessés constitue une gêne énorme et il faut, sans cesse, au prix de combats furieux, briser les embuscades du Viet-Minh. Le 21 octobre, Salan survole lui-même la région en avion. Il entre en contact par phonie avec Bigeard. « Très grosses difficultés. Combattons sans arrêt depuis départ Tulé. Soixante-dix tués et blessés. N'avons plus rien à manger. Très peu de munitions. Sommes actuellement très fatigués. » L'intervention incessante de l'aviation apporte cependant un soulagement et permet de larguer munitions et médicaments.

La retraite harassante, le long de raidillons abrupts, par des cols atteignant 1500 mètres, dure jusqu'au 24, ponctuée de combats incessants. Un chef de section devait raconter : « ... Jusqu'à la nuit, nous contenons l'ennemi, faisant du combat retardateur, allant jusqu'au corps à corps, sur plus de cinq kilomètres. Cette course effrénée est épuisante. Obligés de quitter la piste pour échapper aux tirs d'enfilade, nous décrochons dans un terrain abominable. Les Viets collent toujours. Ils sont à quelques mètres et hurlent. Des cris sont même lancés en français : « Rendez-vous! » Certains trouvent le moyen de répondre : « Ta gueule, Duconneau! »

» La nuit tombe, la fusillade a cessé et les Viets semblent avoir abandonné la poursuite. Nous ralentissons. D'ailleurs, l'effort physique fourni et la tension nerveuse nous y obligent. La nuit est très noire et l'on distingue à peine la personne


Flament


Flament



◀ « Le 3e » nomadise, quelque part dans le djebel. Les hommes de Bigeard, les « Bigeard's boys », comme on les appelle à Alger, vont devenir des coureurs de djebels, aussi rapides et aussi aguerris que les rebelles. Et, comme eux, maigres comme des loups.

Premier contact. Des nomades, installés là sous leur tente brune. Que savent-ils ? Que diront-ils ? Ils regardent les paras sans se biler, accroupis dans leurs burnous. L'homme indique quoi ? Et faut-il le croire ? Une bande ? Une source ? Une piste ? Ou un mensonge ? ▼



Flament

◀ L'opération est terminée. La détente avant d'être embarqué dans l'hélicoptère prêt à partir. Chacun raconte les péripéties du combat qu'il vient de vivre, les échecs et les succès et déjà, ce que l'on fera ce soir...

immédiatement devant soi. Tout à coup, une pétarade intense éclate; rafales et explosions de grenades : les Viets sont là de nouveau. La danse recommence... »

Contre tout espoir, la « longue marche » réussit. Le 24 octobre 1952, à 2 heures du matin, le 6e paras arrive à Na San, ramenant avec lui 300 hommes des postes évacués. Salan donne aussitôt l'ordre de le ramener par avion à Hanoi, où une pluie de décorations l'attend. Dès lors, la légende de Bigeard est née et le 6e B.P.C. va se voir appeler le « bataillon Zatopek », surnom qui trahit à la fois l'admiration, l'envie et l'ironie. En tout cas, Bigeard met l'occasion à profit pour étaler une fois de plus ses talents de metteur en scène. Lors de la remise des décorations, au stade Mangin, ne sont présents que les hommes qui ont mérité une citation. Aussi, quand le général de Linarès ordonne : « Les récipiendaires, un pas en avant », c'est tout le 6e B.P.C. qui avance, comme un seul homme.

Dix-huit mois plus tard, c'est Dien Bien Phu. Le 6e bataillon y est parachuté le 16 mars, au moment où la situation est déjà critique. Pendant près de deux mois, Bigeard, à la tête de ses hommes, se dépensera sans compter pour assurer la survie du camp retranché, jetant d'incessantes contre-attaques. C'est lui qui réussira, le 10 avril, notamment, la reprise d' « Éliane I » avec les débris de son bataillon. Moins d'une semaine plus tard, il sera promu lieutenant-colonel. Mais, le 7 mai, c'est la fin, la reddition, la suprême humiliation, la terrible marche vers le camp no 1.

Le peuple avec soi !

Pour Bigeard, comme pour beaucoup de ses camarades, Dien Bien Phu constitue un des tournants décisifs de son existence. Trois mois de captivité vont lui apporter une véritable révélation, celle de la guerre révolutionnaire, du viol des consciences. A travers «la voix», les séances d'autocritique et d'information, il découvre la formidable machine à broyer les âmes, à vider les cerveaux, en un mot, l'arme psychologique au service d'une idéologie. Il découvre beaucoup plus qu'une technique, il a la révélation d'une entreprise de subversion mondiale. Sous le masque de l'indépendance nationale ou de la justice sociale, se dissimule le rêve d'hégémonie planétaire du communisme. La guerre d'Indochine, la victoire du Viet-Minh ne constituent qu'une phase de cette subversion. Ce n'est que le point de départ d'une lutte à mort entre le monde libre et le monde communiste, une lutte qui passe par l'émancipation des peuples colonisés.

Libéré le 11 septembre 1954, Bigeard reviendra en France avec le « mal jaune » et la certitude que la notion de guerre vient de prendre une forme nouvelle. Dans *les Mercenaires*, Lartéguy traduira ce sentiment par l'intermédiaire de son héros, le fameux Raspéguy :

— *Vous avez beaucoup souffert de votre captivité, mon colonel ? demande un journaliste.*

— *Non, et je vais même vous dire mieux, ça m'a beaucoup intéressé. Je crois que j'ai compris des trucs, par exemple comment il faudra s'y prendre pour ne plus être b... par ces gars-là. De sacrés gars, savez-vous ! Faut maintenant avoir le peuple avec soi pour gagner une guerre !*

La guerre, il n'en est plus question; l'armistice est signé.

— *L'armistice ! encore une notion de l'École de guerre... Il n'y en aura plus.* ▶

d'un régiment de "bidasses" récalcitrants, il fait un véritable outil de guerre : le "3e"

maintenant, ou ce sera un coup tordu, une tricherie...

Quelques semaines plus tard, escale en Algérie sur la voie du retour. Lecture des journaux : l'Aurès, attentats... « C'est la même guerre qui continue. » Protestations d'un officier de l'armée d'Afrique qui « vit » en Algérie, qui « parle » arabe : « L'Algérie n'est pas l'Indochine. L'Arabe est musulman et n'est pas communiste. Nous avons affaire à une révolte extrêmement localisée. Il y a toujours eu en Algérie des explosions de ce genre. Oubliez l'Indochine mon colonel. »

« Non, dit Raspéguy. Moi, j'ai pas fait les écoles et je m'explique mal. Ça va pas s'éteindre comme ça, votre explosion de l'Aurès. Vous auriez peut-être mieux fait d'aller en Indochine, on y parlait la guerre de demain. » (1)

De fait, moins d'un an plus tard, Bigeard se retrouve en Algérie à la tête du 3e régiment de parachutistes coloniaux. Un beau cadeau, en vérité... Le nom ne doit pas faire illusion. Tout est à reprendre



Flament

◀ « Être et durer », c'est la devise du 3e R.P.C. inscrite en lettres d'or sur fond noir et satin amarante. Le fanion de Bigeard. Il se distinguera en Algérie, d'Alger au Sahara et d'une frontière à l'autre. Amarante, la couleur du béret des paras.

à la base. Au départ du 3e R.P.C., un bataillon créé à Mont-de-Marsan avec des rescapés d'Indochine et des engagés qui jouent aux « durs », se prenant volontiers pour des « terreurs », ce qui ne les empêche pas de recevoir, dans des cafés d'Afrique du Nord, des raclées magistrales de la part de simples bidasses. Le reste du 3e R.P.C., c'est-à-dire plus de la moitié de l'effectif : des rappelés arrivés en Algérie précédés de la plus fâcheuse réputation, des bons à rien, des communistes, de la graine de mutin. Il est de fait qu'à Versailles, ou ailleurs, ces charmants jeunes gens, furieux de quitter leurs habitudes et de retrouver l'atmosphère déprimante de la caserne, se sont livrés à des manifestations inquiétantes, criant « A bas la guerre d'Algérie! », entonnant *l'Internationale*. Il avait fallu faire appel aux C.R.S. pour les embarquer.

Cette réputation n'est pas pour déplaire à Bigeard. Au contraire, il se frotte les mains. L'occasion est trop belle de montrer ses qualités d'entraîneur d'hommes et d'appliquer sa méthode d'action psychologique. Le 3e R.P.C. deviendra un régiment de choc et il saura faire parler de lui. Ce sera l'instrument de la guerre nouvelle, de la guerre subversive, n'en déplaise aux doctrinaires des états-majors. D'abord du *suspense!* Pendant plusieurs jours, le chef refuse de se montrer à 800 gaillards plus ou moins mal embouchés. Enfin, le grand jour arrive. Devant le régiment en carré, Bigeard se présente, athlétique, tenue léopard, casquette, arborant toutes ses décorations. « Le loup prend possession de sa harde. » Pour commencer, quatre engagés qui ont eu le malheur de se faire rosser par des artilleurs sont chassés à l'instant. Puis, alors seulement, avec un art suprême du cabotinage, tel Napoléon inspectant ses grognards, Bigeard passe devant les rangs, à commencer par les anciens, les volontaires, avec des airs de grand justicier. « Toi, tu as eu les foies, dégage! Toi, tu as eu une sale affaire, va-t'en! » Une vingtaine d'autres, affublés de mines plus ou moins patibulaires, sont invités à rendre leur tenue. Enfin, se plantant devant les rappelés, Bigeard leur met le marché en main. Libre à eux de partir. S'ils restent, qu'ils balancent leurs calots de carnaval et ils auront droit à la tenue de para. Ils en baveront de toutes les couleurs, mais ils deviendront des hommes!

La cause est entendue. Les hommes sont séduits. Ça, c'est un chef! L'entraînement peut commencer. Il va durer deux mois, mené à un train d'enfer. Marches forcées, exercices physiques, parcours du combattant. Bigeard donne l'exemple, peine comme tout le monde, porte lui-même son sac, mange à la gamelle. L'aspect physique change. Teint hâlé, taille de guêpe, plus de graisse, des muscles. On supporte allégrement l'absence de permission, de vin, de filles. Le camp devient une sorte de monastère, le régiment, une confrérie nouvelle de moines soldats, avec ses traditions, ses chants, son langage. Oui : affirmatif, non : négatif, tout va bien : cinq cinq...

Mais la préparation psychologique ne perd pas ses droits. A longueur de journée, des haut-parleurs diffusent des chansons, de la musique, des informations puisées à toutes les sources. « Nous ne sommes point venus ici, clame Radio-Bigeard, pour défendre le colonialisme. Nous n'avons rien de commun avec les riches colons qui exploitent les musulmans. Nous sommes les défenseurs d'une liberté et

(1) *Presses de la Cité.*



Flament

LA FOUILLE

Il y a quelque chose qui ne « tourne pas rond » dans cette mechta, au bas du piton. Il faut y aller. Pierres brûlées de soleil. Derrière le mur, le silence. Non, personne à l'entour... sinon l'ombre du copain. Alors, on peut faire une petite halte dans ces gourbis abandonnés, fumer une cigarette au soleil, avant de repartir pour de nouvelles missions de contrôle.



Flament



◄ **Cette fois, la mechta est habitée. Des femmes. Dans leurs robes éclatantes. Silencieuses et le visage fermé. Où sont les hommes? On leur demande : « Où sont les hommes? » Elles ne comprennent pas le français...**

Flament

d'un ordre nouveaux. Pendant que nous combattions en Indochine, que nous souffrions dans les prisons viet-minh, des hommes, grassement payés, nous trahissaient au profit de l'ennemi. Camarade, n'es-tu pas mieux ici, avec nous? Ici, on ne te trahira pas; ici, on ne te mentira pas. »

Inutile de s'interroger sur la filiation de cette propagande. Une armée nouvelle est en marche, une armée populaire, liant étroitement l'officier au soldat, avec ses techniques et sa mystique. L'instruction achevée, Bigeard peut lancer ses hommes dans le djebel à la poursuite des « fellouzes ». Accrochages violents, quelquefois chèrement payés. Dès lors, l'instrument est rodé, on peut le présenter au public, à la population. C'est l'étonnement, voire la stupeur. On n'avait jamais vu ça. Des hommes défilant à six de front, en tenue camouflée, ajustée, le pas traînant, comme amorti, le visage dur, le regard lointain sous l'étrange casquette et avec ces chants qui n'appartiennent qu'à eux. Non, rien à voir avec le brave petit troufion perdu dans son treillis informe, enfoui sous un casque, bardé de tout un attirail de musettes et de bidons. Vraiment, des soldats pas comme les autres.

Pour la tenue, Bigeard a vu juste. Elle assure la moitié du succès de l'opération. Non sans mal, il a réussi à convaincre les commissions de l'intendance d'attribuer aux paras une tenue originale, comme avaient déjà fait les Allemands, les Anglais, les Américains. Au départ, il y avait eu, en Indochine, les premiers survêtements « à l'anglaise », style « bibendum ». Par la suite, cette tenue devait donner naissance au pantalon étroit, ajusté, au blouson serré à la taille, bardé de poches et au « zip ». Allié à des chaussures souples, à semelle de caoutchouc, cet uniforme commode, silencieux, correspondait enfin à une forme de guerre particulière.

Quant à la fameuse casquette, elle est le résultat d'une véritable « bataille de chapeaux ».

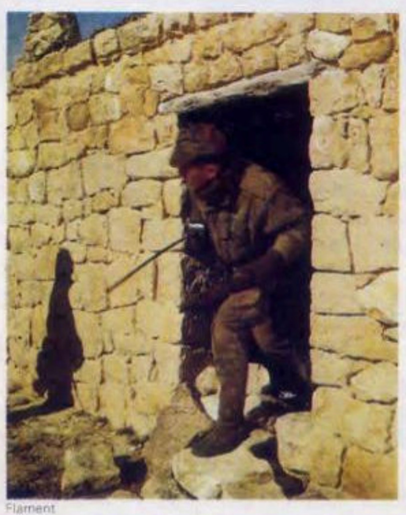
Le "cirque Bigeard" : léopards et lézards

C'est au lendemain de Nghia Lo que Bigeard se décide à répudier le fameux chapeau de brousse et opte pour le béret rouge. Mais ce couvre-chef ayant eu des imitateurs, Bigeard cherche autre chose, tâtonne avant de trouver la fameuse casquette, résultat d'études très « sérieuses » et « comparatives » menées sur la coiffure japonaise ou celle de l'*Afrika Korps*. Le résultat sera tellement concluant que la casquette à la Bigeard finira par être adoptée, par toutes les unités de paras et même par le moindre « commando de chasse ». On retrouvera ce « talisman » chez les *fidayin* et nombre de « fellouzes » en attendant les « affreux » du Congo.

En tout cas, en quelques mois, le « cirque Bigeard » acquiert la notoriété et devient une manière d'institution, d'armée dans l'armée, avec ses camions, ses haut-parleurs, ses « hommes peints », manifestations d'une éthique propre. Les « léopards », les « lézards », inspirent confiance et respect et sont réputés être d'une redoutable efficacité. Cependant, Bigeard n'aura pas l'honneur de commander le 3e R.P.C. dans l'opération de Suez. En 1956, il a été blessé. Remis, il est, la même année, victime d'une agression à Bône. Bigeard réussit à mettre en fuite ses agresseurs ! Déjouant tous les pronostics de la Faculté, il recouvre la santé en quelques semaines et reprend son commandement à temps pour se rendre à Chypre où son régiment doit être le premier à sauter à l'ouest d'Alexandrie; mais il sera remplacé dans le plan de débarquement sur Port-Saïd par le 2e R.P.C. de Château-Jobert. De retour en Algérie, il participe à la « bataille d'Alger » dan sles conditions que l'on sait. A la tête de son unité, il donnera un nouvel élan à la guerre révolutionnaire, celle dont il a si bien démonté le mécanisme dans un ouvrage récent, celle qu'il affectionne. H

Philippe MASSON





Flament



Flament

UNE GRÈVE QUI TOURNERA MAL

« QU'EST-CE que tu penserais d'une grève générale ? »

C'est Ben M'Hidi, responsable des actions armées à Alger au sein du C.C.E. qui pose cette question au chef des réseaux F.L.N. d'Alger, Yacef Saadi.

Nous sommes le 2 janvier 1957, au 3, rue Caton, en plein cœur de la Casbah.

— Tu es mieux placé que moi pour juger.

— Mais ton opinion ?

— Politiquement, ça me semble valable, mais on a toutes les chances d'y laisser des plumes, car les Français réagiront. Et si la police tape dans le tas, elle aura forcément des résultats, des renseignements.

— On va prendre le risque.

La décision avait déjà été prise par le C.C.E. (Comité de coordination et d'exécution du F.L.N.) à l'instigation d'Abane et de Ben M'Hidi, qui avaient estimé qu'effectivement « on pouvait prendre le risque ». A quel risque songeaient les hommes du C.C.E. ? A la « bataille d'Alger » qu'en fait ils déclenchaient ? A la mort ou à l'arrestation des meilleurs militants ? Au démantèlement du C.C.E. en Algérie ? A la Casbah bouclée ? Aux contrôles serrés de la population ? A la mise hors de combat de milliers de combattants ? A la dislocation de tous les réseaux d'Alger ?

Ils pensaient surtout qu'à l'approche de la session de l'O.N.U., le F.L.N. devait démontrer que « le peuple était derrière lui » et suivait ses directives. Il fallait qu'à Alger la grève fût totale, spectaculaire. Que la capitale fût « le tambour de la révolution » et que toutes les villes jouassent un rôle plus grand dans le développement de la lutte ! Les chefs de wilaya venaient de faire savoir au C.C.E. qu'ils étaient traqués partout par l'armée française qui

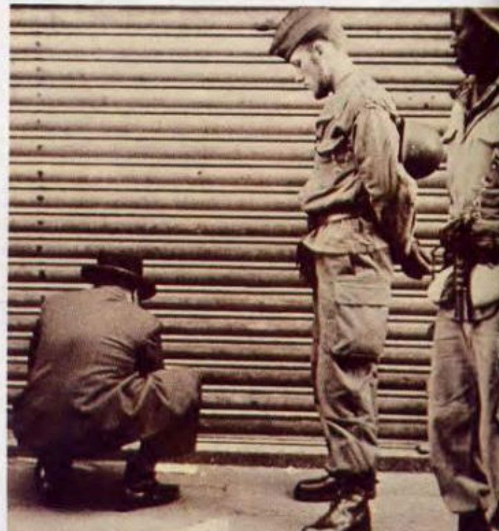


Cinémathèque Actualités françaises



Larrain/Magnum

Janvier 1957. Le F.L.N. lance un ordre de grève qui doit suspendre tout travail du 28 janvier au 4 février. Il faut paralyser l'Algérie et faire la preuve de l'influence du F.L.N. pour convaincre l'Assemblée générale des Nations unies d'adopter le texte sur l'autodétermination algérienne présenté par les délégations afro-asiatiques. L'ordre concerne les populations musulmanes. Quant aux Européens, ils apprennent par le « téléphone arabe », qui fonctionne de la Casbah à la rue Michelet sous le voile des femmes de ménage, que 3 000 *fidayin* (terroristes) seront lâchés dans la ville. Le 14 janvier, Massu, chargé par Lacoste du maintien de l'ordre et investi des pouvoirs de police dans le département d'Alger, déclare, à la radio : « En cas de grève, tous les magasins seront ouverts. S'il le faut, les portes et les rideaux seront forcés. Les commerçants sont prévenus que, s'ils sont absents, une fois leurs magasins ouverts, la sécurité de leurs marchandises ne sera pas garantie. » La grève : un échec.



Cinémathèque Actualités françaises

avait reçu des renforts considérables. Raison de plus, aux yeux du C.C.E., pour attirer un maximum de forces françaises sur la capitale pour permettre aux maquis de souffler.

Pour décider un tel mouvement, il fallait que la conviction des responsables fût établie sur deux points fondamentaux : la grève serait un succès; le problème algérien serait internationalisé par l'O.N.U. qui venait d'être fortement sensibilisée par l'arraisonnement de l'avion mis à la disposition de la délégation F.L.N. par le sultan du Maroc. Depuis quelques mois déjà M'hamed Yazid se démenait comme un beau diable pour faire inscrire la question algérienne à la session suivante, et nul doute qu'Alger en grève ne lui facilitât la tâche.

« L'argent vient du peuple »

Mais avant de prendre une décision de cette importance et le risque qu'elle entraînait, le C.C.E. voulait mettre le plus d'atouts possible dans son jeu. Ce n'est que grâce à un travail patient, tenace et

Larrain/Magnum


Cinémathèque Actualités françaises


Cinémathèque Actualités françaises

dangereux qu'il était parvenu à implanter une bonne structure politico-administrative et à recueillir enfin, plus de gré que de force, les cotisations. L'inlassable explication dans tous les quartiers populaires de la capitale, le ralliement de certains Européens, les attentats réussis — particulièrement celui d'Ali la Pointe, qui « descendit » Amédée Froger, président de la Fédération des maires — avaient fait basculer les hésitants, enhardi les sympathisants, galvanisé les militants.

— On peut presque parler de soulèvement de masse, avait dit Abane, mais au lieu de faire descendre le peuple dans la rue et de le faire faucher à la mitrailleuse lourde, on va le lancer dans une grève comme on n'en a jamais vu en Algérie!...

— Bon, on va prendre le risque, avait opiné Yacef, mais combien de temps doit durer la grève?

— On avait pensé un mois, répondit Ben M'Hidi, mais c'est trop. Disons huit jours. Il faut paralyser le pays pendant une semaine.

Alger paralysé totalement, il ne faisait aucun doute que c'était toute l'Algérie qui verrait ses activités fortement ralenties.

Le C.C.E. donna ses « directives d'application ». Il ne fallait pas coupler la grève avec l'action armée afin que le gouvernement français ne crût pas, ou ne fît pas croire à une grève insurrectionnelle. Il ne fallait pas non plus qu'il y eût des mots d'ordre de revendications salariales pour éviter qu'on ne parlât d'une grève classique. Ni grève insurrectionnelle ni grève sectorielle. Grève politique. Il fut également convenu d'intensifier les « actions spectaculaires » (lire : attentats) avant le déclenchement du mouvement populaire

(Suite page 952)





HASSI-MESSAOUD
Une ville surgie des sables, où arbres et luzerne poussèrent comme par miracle. Cité qui était l'orgueil des pétroliers français.

Groupe Total

c'est "pour l'O.N.U." qu'il va falloir débrayer : les dockers d'Alger ne s'en doutent pas...

(Suite de la page 949)

et de les stopper la veille de la grève afin de démontrer que le F.L.N. était capable d'arrêter attentats et méfaits où et quand il voulait.

Les premiers échos que recueillit Yacef Saadi étaient favorables : les travailleurs et les boutiquiers marcheraient, mais nombreux étaient aussi ceux qui soulevaient le problème de l'argent. Les habitants de la Casbah, comme ceux des quartiers populaires de Belcourt et de la périphérie, vivaient au jour le jour et n'avaient pas d'économies. Comment toutes ces familles allaient-elles se nourrir pendant huit jours? Le C.C.E. vota un crédit de 15 millions. « L'argent vient du peuple et retourne directement au peuple », pensait Abane. Mais le C.C.E. précisa que les familles les moins déshéritées devaient aider les plus pauvres. Il n'ignorait pas que l'organisation d'une telle grève ne pouvait s'accommoder du secret. Il fallait opter en fonction de ce paradoxe : pour réussir, il convenait que les autorités ne fussent prévenues que le plus tard possible, mais il fallait aussi diffuser les mots d'ordre très largement. Ne se faisant aucune illusion sur les mouchards et les « moutons », le C.C.E. renonça au secret et accepta par là même que tant à la préfecture d'Alger qu'au Gouvernement général on n'ignorât pas longtemps le projet et sa date : la fin du mois.

Effectivement averti, Robert Lacoste voulut agir préventivement. Mais pas avec les moyens policiers et juridiques habituels. A la décision historique du C.C.E., il répondit par une autre décision historique : avec l'accord de Guy Mollet et de son gouvernement, il donna tous les pouvoirs de police au général Massu en lui précisant : « Travaillez sans vous soucier du carcan des lois! »

Carte blanche pour casser la grève

Maintenir l'ordre à tout prix. Casser la grève. Massu avait carte blanche. Il savait qu'il fallait avant tout « s'occuper » de la Casbah. Avec ses adjoints Godard, Bigeard, Meyer, Jeanpierre, Trinquier, Broizat, il allait s'y employer. Trois jours après sa nomination, le nouveau chef d'Alger put lire le tract qu'Abane Ramdane avait rédigé pour le C.C.E. et qui annonçait l'épreuve de force :

A tous les militants F.L.N. Aux responsables de section, de groupe, de cellule. Lundi 28 janvier, l'assemblée de l'O.N.U. commence le débat sur l'Algérie. A partir de cette date et pour une durée de huit jours, la grève générale est proclamée. Durant cette période, toute espèce d'action armée et d'attentat est suspendue. Les militants ont l'obligation de remettre les armes aux responsables et d'observer les directives pour la grève. Le colonialisme, après avoir cherché par tous les moyens à éviter ce débat, tentera de démontrer que le F.L.N. est l'expression d'une minorité et non pas de l'immense majorité de notre peuple. Frères! adhérez en masse à la grève proclamée par le F.L.N. L'opinion publique internationale a les yeux fixés sur nous. Démontrons au monde que notre peuple a droit à l'indépendance!

— Il me faut ces types, ces responsables, dit Massu à Godard. Profitons de la grève pour frapper un grand coup. Il faut les casser.

Pour l'heure, « ces types » multipliaient les consignes que chacun répercutait de bouche à oreille par la fameuse « radio du trottoir » : ne pas circuler dans la ville européenne durant les journées de grève, demeurer dans son quartier, éviter tous les rassemblements en des lieux clos qui pourraient faciliter des rafles éventuelles, héberger dans ses propres maisons les pauvres, les mendiants, les sans-logis, faire des provisions de vivres et d'eau pour huit jours, secourir les plus pauvres qui n'auront pas pu épargner.

Suivant les directives du C.C.E., Yacef Saadi prépara une série d'attentats. Il mettait la dernière main à ses plans lorsqu'il apprit que des ultras avaient tenté de tuer le général Salan par un tir de roquettes au bazooka. Ils avaient manqué leur cible mais atteint mortellement le commandant Rodier. « Moi, je ne travaille pas au bazooka, mais je vais tout de même leur faire un beau feu d'artifice avant la grève. » Et ce furent les trois attentats : l'Otomatic, la Cafeteria, le Coq-Hardi.

Le général Massu décida sur-le-champ que tous les propriétaires et responsables de tous les établissements publics devraient

Marbot

Ch. Vidalie



◀ Le C.C.E., ou du moins une partie de ses membres, qui a voulu cette grève, est encore réfugié dans la Casbah, où les paras de Massu vont planter leurs bottes, comme dans une fourmilière. Seul des cinq membres du C.C.E., Larbi Ben M'Hidi s'en ira chercher refuge dans un quartier européen. Un commerçant de la Casbah, obéissant à la consigne de grève, a fermé son rideau et prudemment il a mis une pancarte : « Mostefa Abdelkader étant mort, il ne rouvrira pas jusqu'à nouvel ordre. »



Les dockers, groupés dans leur important syndicat : l'U.G.T.A., reçurent l'ordre de « débrayer ». Le port se vida. Pas longtemps. Ils reprirent le travail conduits au port *manu militari*. La grève était matée.

désormais fouiller sacs et paquets à l'entrée de leur boutique, magasin, café et cinéma. Les esprits étaient échauffés. Alger avait la fièvre. Elle ne baissera pas de sitôt. La « bataille d'Alger » était engagée.

Pour le général Massu, éviter les attentats était le premier objectif (il ignorait qu'après les trois explosions le F.L.N. avait décidé de les suspendre). Il voulait aussi tuer dans l'œuf la grève de huit jours, opération dans laquelle il engageait aussi tout son prestige, qui était grand parmi ses pairs et naissant auprès de la population européenne. Cette dernière ne manqua pas de lui faire savoir par plusieurs moyens (acclamations, courrier) qu'elle serait derrière lui s'il était décidé à frapper vite et fort. Témoin cette lettre que le général Massu affirme avoir reçue d'une Européenne de soixante-quinze ans :

Général,

Il faut que vous nous vengiez. Il faut que les meurtriers sanguinaires, barbares, soient châtiés. Ils occupent les prisons et sont bien à l'abri et bien nourris. Ils attendent la grâce que, dans sa miséricorde, Mgr Duval implore pour eux d'une façon indécente, mais très adroite, dans ses sermons. Ce grand veau de Coty, sous l'influence de Mitterrand, ce fumier mendésiste, signera ces grâces [...]. *Les Arabes dont les qualités principales sont la barbarie, la paresse et l'orgueil, se moquent de nous, de notre faiblesse, pour ne pas dire de notre lâcheté. Qu'on les tue, bon Dieu! en place publique, et je vous jure que la rébellion prendra bientôt fin...*

Nanti de tous les pouvoirs qu'il pouvait souhaiter, encouragé de cette façon, le général Massu se lança dans la bataille.

De son côté, le C.C.E. continua de préparer la grève générale. Les risques se précisèrent, car les derniers attentats avaient suscité un contrôle méticuleux et une terrible répression qui commençaient d'hypothéquer la grande démonstration qu'il entendait faire « à la face du monde ».

« Habitants d'Alger, le F.L.N. veut vous affamer ! »

A quelques jours du 28 janvier, Yacef Saadi constata déjà que de nombreux militants manquaient à l'appel, arrêtés par hasard (contrôles systématiques) ou sur renseignements (fiches de suspects que la préfecture avait communiquées aux services de Massu).

Cependant, les mots d'ordre du F.L.N. étaient maintenant parvenus partout et le C.C.E. continuait de recevoir des rapports optimistes. Les écoliers et les étudiants avaient prévenu qu'ils suivraient.

Après les fouilles, les perquisitions de jour et de nuit, les exhortations de Radio-Alger et des voitures avec haut-parleur qui circulaient dans toute la ville, les arrestations et les tortures, les militaires déclenchèrent l'opération psychologique. Partout on diffusa de la musique entrecoupée de slogans. Une voix lançait : « Les forces de l'ordre vous protégeront contre la tentative criminelle du F.L.N. communiste. Habitants d'Alger, le F.L.N. veut vous empêcher de travailler. Le F.L.N. exige la fermeture des magasins. Le F.L.N. veut vous affamer et vous acculer à la misère. Mais vous, habitants d'Alger, vous ne voulez pas cela. Faites confiance aux forces de l'ordre. L'armée et la police protégeront les chantiers, les ateliers, les bureaux. Habitants d'Alger, montrez que vous voulez vivre et non mourir de faim, montrez que vous avez confiance en la France et en l'armée française. Montrez que votre volonté de paix est plus forte que la volonté de guerre du F.L.N. »

La détermination était aussi grande des deux côtés, l'enjeu grave pour chacune des parties. C'était le premier grand carrefour de la guerre d'Algérie. H

Jacques SIMON

PRINTEMPS 1957: DE GAULLE ET LES DERRICKS

Le dimanche 10 mars 1957, à 9 h 45, le général de Gaulle, en compagnie du lieutenant-colonel de Bonneval, son officier d'ordonnance, d'Olivier Guichard, directeur de son cabinet, de Xavier de Beaulaincourt, son secrétaire particulier, et de Jacques Foccart, conseiller de l'Union française, quitte Orly pour Colomb-Béchar à bord du DC-4 que lui offrit le président Truman au lendemain de la guerre.

Le but de ce voyage : s'informer sur place des réalités et des promesses qu'offre le Sahara pour la France et assister à des tirs de fusées à Hammaguir.

Retiré des « affaires » depuis 1946, confiné à la Boisserie, sa propriété de Colombey-les-Deux-Églises, dont les portes ne s'ouvrent plus qu'à de rares visiteurs, n'allant à Paris que de loin en loin, de Gaulle n'en reste pas moins étonnamment au fait des questions politiques et économiques nationales et internationales. Avec un intérêt passionné, il suit les péripéties des événements qui secouent la France, vitupérant sans fin le régime — « l'Élysée-bouffe », comme il dit un jour avec férocité.

Évoquant son projet de voyage au Sahara, il déclarait à Raymond Tournoux, en novembre 1956 : « Les possibilités de ce territoire sont immenses. Mais vous verrez, le régime perdra le Sahara. Il perdra aussi l'Alsace-Lorraine. Il nous restera l'Auvergne parce que personne n'en voudra... »

A 16 heures, le DC-4 du général se pose sur le terrain militaire Georges-Léger où l'attendent Robert Lacoste, ministre résidant, et le général Salan, commandant interarmées de la Xe région, tous deux arrivés d'Alger une heure plus tôt.

De Gaulle descend de l'appareil. Il porte la petite tenue de général de brigade et pour toute décoration, la croix de Lorraine. Il se dirige vers Lacoste, qui se tient au pied de la passerelle, et lui donne une poignée de main cordiale : « Mon cher ministre, comment allez-vous ? Je suis heureux de vous saluer. »

Hommage à Lyautey...

Souriant, détendu, il prend place dans une voiture découverte pour gagner Colomb-Béchar. Et tandis que se forme le cortège, escorté par une harka à cheval, une salve de vingt et un coups de canon éclate — hommage à l'ancien chef de la France libre. Lacoste a bien fait les choses.

Après avoir déposé une gerbe de fleurs en forme de croix de Lorraine sur le monument à Lyautey, de Gaulle se rend sur la place des Chameaux où une tribune entourée de feuilles de palmier plantées en terre a été dressée. Sur le parcours, des applaudissements, des cris : « Vive de Gaulle! Vive Lacoste! Vive la France! »

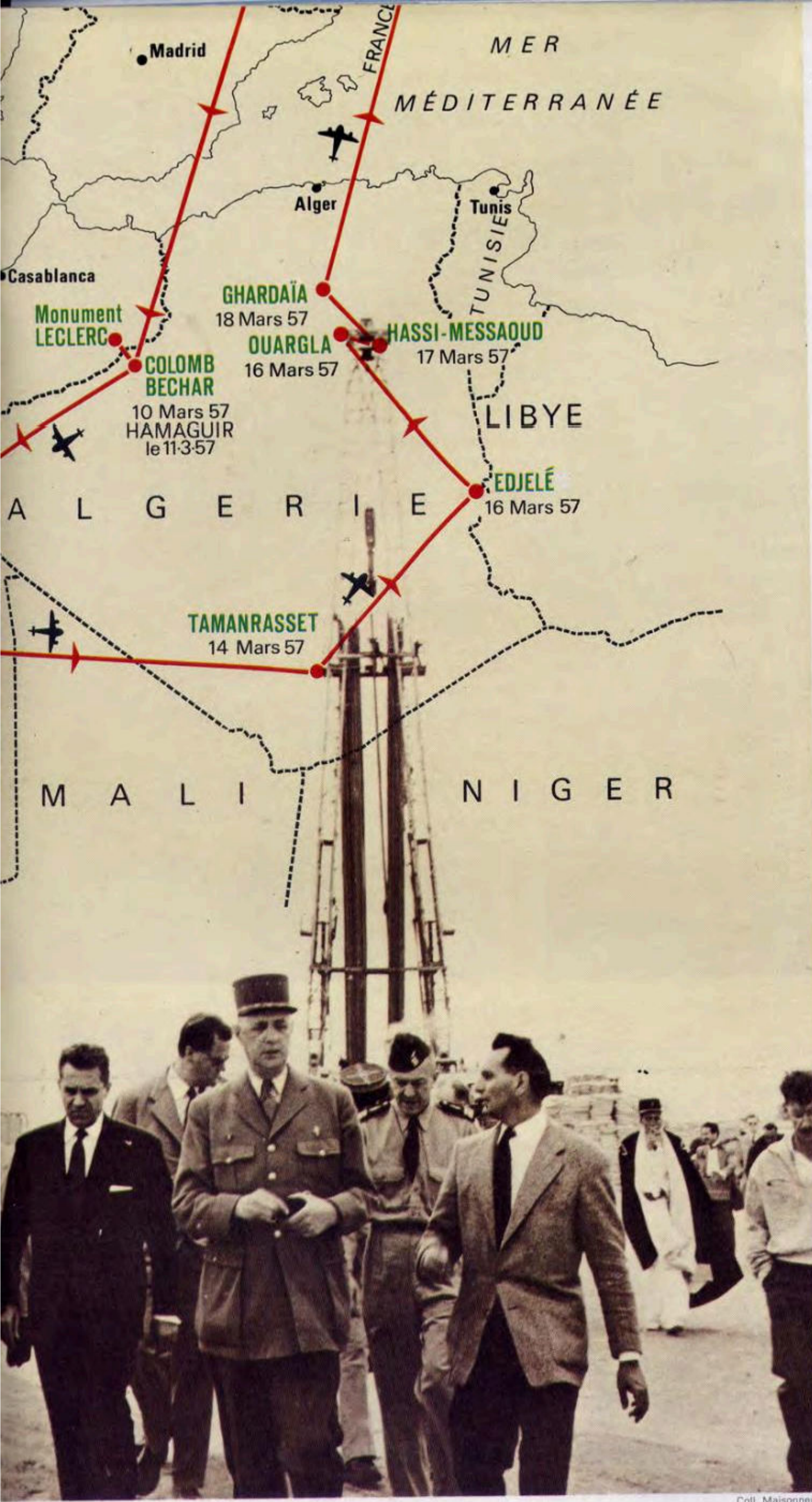
Le général passe les troupes en revue et

OCÉAN ATLANTIQU
TINDOU
13 Mars 57
Fort GOURAUD
14 Mars 57
ATAR
13 Mars 57
MAURITAN

Coll. Maisonneuve



◀ A la S.N.R.E.P.AL, Société nationale de recherche et d'étude pour le pétrole d'Algérie, le général de Gaulle ouvre les vannes de l'or noir, sous l'œil amusé de Pierre Maisonneuve, directeur du cabinet de Lacoste *(à sa gauche, portant des lunettes noires)*, M. Collot, directeur de la R.E.P.AL, et, au fond Olivier Guichard. *A l'extrême droite,* M. Lecca, adjoint de M. Collot.



Coll. Maisonneuve

◄ **Printemps de 1957. Le général de Gaulle interrompt sa « traversée du désert », pour visiter la « France des derricks ». Autre désert, qu'il va sillonner de Colomb-Béchar à Kenadsa, Tindouf, Fort-Gouraud, Tamanrasset, Edjelé, Ouargla, Ghardaïa, avant de regagner Colombey.**

fait le tour de la place, s'entretenant avec les enfants des écoles et les scouts, les notables drapés de burnous rouges, les anciens combattants dont certains, dans un geste de dévotion, baisent les étoiles de ses manches.

Le bachagha Cheikh Ben Abdallah, l'une des plus importantes notabilités de Colomb-Béchar, lui dit avec chaleur : « Je suis heureux de vous accueillir. Nous en sommes tous heureux. Vous représentez notre espoir, comme en 1940. »

De Gaulle, sous les ovations d'une foule colorée et loqueteuse, gagne le podium pour assister à un défilé des troupes opérationnelles de Béchar-Tindouf, tandis que des « Mirage » survolent la ville.

Plus tard, le général de Gaulle gagne la Résidence du territoire, où il sera l'hôte du général de Crèvecœur pendant la durée de son séjour à Colomb-Béchar. C'est là que, dans la soirée, il aura un entretien privé avec Lacoste et Salan au sujet de la politique algérienne.

A Robert Lacoste il dit alors : « Vous faites ce qu'il faut faire. Vous le faites bien. Continuez. Tirez-vous-en au mieux. Ils [les partis] vous feront faire des c... Faites-les. » Après une pause, il ajoute : « Le problème algérien ne se résoudra pas sans de Gaulle (1). »

... Et le souvenir de Leclerc

Le lendemain, le général consacre sa journée aux militaires. Conférence au siège de l'état-major; présentation des engins air-air et sol-air sur le terrain de Colomb-Béchar; visite des installations d'Hammaguir, à 120 km de Béchar; tir de nuit d'un Matra R-05 Air-Air Turk. De Gaulle veut tout voir, se faire tout expliquer. Rien ne le rebute. Ni la poussière, ni la technique, ni le soleil.

Le mardi matin, en compagnie du général de Crèvecœur (Lacoste et Salan ont regagné Alger la veille), il part, dès 8 h 30, visiter les mines de charbon de Kenadsa, au sud de Colomb-Béchar. Et l'après-midi, après une randonnée de 65 kilomètres sur une piste poussiéreuse, alors que souffle un fort vent du sud, il va se recueillir devant le monument élevé en plein désert à la mémoire du général Leclerc, à l'endroit même où le héros de Koufra trouva la mort dix ans plus tôt.

S'adressant à un groupe d'officiers, le général de Gaulle déclare entre autres : « Le Sahara français est pour notre pays une chance immense. Il ne s'agit pas que nous la perdions, et nous ne la perdrons pas grâce surtout à l'armée française. »

Le mercredi 13, le général et sa suite se rendent à Tindouf. Puis à Atar, gros bourg situé à 1 200 kilomètres de Dakar et qui fut longtemps une importante étape où s'arrêtaient les convois chargés du sel de Mauritanie et de l'or d'Afrique noire. ►

(1) Conversation citée par Raymond Tournoux dans *la Tragédie du général.*

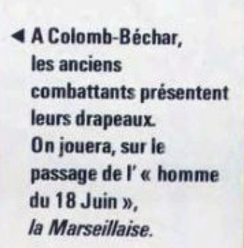

E.C.P.A.

◄ Colomb-Béchar, première étape du voyage. Le goum présente les armes. De Gaulle se rendra à Kenadsa, où sont exploitées des mines de charbon.



Salan à Tindouf, ► au cours du voyage de De Gaulle. Il inspecte la 11e compagnie portée africaine. A l'arrière-plan, dans sa robe bleue, le caïd de Tindouf.


E.C.P.A.



◄ A Colomb-Béchar, les anciens combattants présentent leurs drapeaux. On jouera, sur le passage de l'« homme du 18 Juin », *la Marseillaise*.


E.C.P.A.

Pas de charge pour traverser la place des Chameaux, à Colomb-Béchar. *De gauche à droite :* Robert Lacoste, les généraux de Gaulle, Dulac et Salan. ▼

Sahara : une "certaine idée de la France..."

Toute la population d'Atar s'est réunie pour lui faire une ovation : femmes bleues drapées de voiles indigo, guerriers touareg perchés sur des méharis blancs aux selles multicolores, chefs maures, la poitrine couverte de décorations gagnées dans l'armée française, ouvriers des travaux publics, hirsutes et barbus, enfants innombrables. Un orchestre de tirailleurs sénégalais venu de Dakar joue *le Chant du départ* et la *Marche lorraine*.

A l'émir de l'Adrar, qui représente les populations maures de la région, de Gaulle dit : « Les difficultés passeront, mais resteront les liens qui nous unissent ainsi que les grandes espérances pour l'avenir, et nous savons que cet avenir nous est commun... »

Le jeudi 14, le général de Gaulle se rend à Fort-Gouraud pour visiter les gisements de fer. Puis à Tamanrasset, où se trouve la mission de prospection d'uranium du commissariat à l'Énergie atomique.

Le lendemain, il va s'incliner sur la tombe du P. de Foucauld, au plateau d'Assekrem. Et à son retour à Tamanrasset, il reçoit les officiers de la garnison et, le soir, partage la *diffa* avec les chefs touareg.

Le samedi 16, le général de Gaulle, voyageur infatigable, part pour Edjelé, où il doit visiter les exploitations pétrolières. Au puits SL 105, il ouvre lui-même les

Coll. particulière

vannes de l' « arbre de Noël » qui s'élève sur les berges, faisant jaillir le pétrole. A la vue des torchères qui brûlent, il recommande, sur le ton plaisant, à un ingénieur: « N'en brûlez pas trop. » Puis c'est Ouargla, où il assiste à une impressionnante prise d'armes, et enfin Hassi-Messaoud, le dimanche 17.

Évoquant les richesses du sous-sol saharien, de Gaulle dit aux pétroliers : « C'est la grande chance de notre pays que vous avez mise au monde; dans notre destin, cela peut tout changer et je crois que cela commence déjà à tout changer. »

Revenir « aux affaires »

Après une courte escale à Ghardaïa, où il passera la nuit, le général et sa suite reprennent le chemin de Paris.

De ce voyage, il va tirer de nombreux enseignements. Et pas seulement d'ordre technique.

L'accueil enthousiaste qu'il a reçu partout, l'article très favorable paru dans *l'Écho d'Alger* du 11 mars, son prestige et sa popularité indiscutables auprès des masses musulmanes l'ont sans doute convaincu que son retour aux « affaires » suffirait à changer bien des données du problème algérien. Et tandis qu'il vole tranquillement vers la France, il est probable que résonnent encore à ses oreilles les paroles dites par le bachagha Cheikh Ben Abdallah : « Vous représentez notre espoir, comme en 1940. » H

Liliane CRÉTÉ

G. Viollon



L'église du P. Charles ▶ de Foucauld. El-Goléa. Une basilique des sables. Le général de Gaulle ira s'y recueillir avant de poursuivre son voyage vers Tamanrasset, où il visitera la maison du P. de Foucauld et les lieux où ce dernier fut assassiné. Puis le Sahara pétrolier, « la grande chance du pays... »

NAISSANCE D'UNE CAP



TALE : HASSI-MESSAOUD

Groupe Total

LA deuxième épopée des conquérants du désert commence le 7 janvier 1958, au moment précis où les vannes des citernes de stockage d'Hassi-Messaoud s'ouvrent sans cérémonie : pour la première fois depuis qu'il a jailli des entrailles de la terre, le pétrole coule dans le pipe-line provisoire qui le conduira, après un voyage de 180 kilomètres, jusqu'à Touggourt, lieu de transit pour la métropole.

Dans l'oasis en ébullition, quatre citernes géantes de 63 000 litres attendent la première livraison.

Ainsi, le miracle s'est produit. Le Sahara cesse d'être le symbole de la stérilité absolue, l'enfer de la soif et de la désolation majestueuse, pour devenir la source d'une folle espérance : celle de voir enfin notre pays accéder à l'indépendance énergétique.

On avance des chiffres fabuleux !

Dix-sept mois se sont écoulés depuis la fantastique découverte qui a coûté la vie à Jean Riemer, premier martyr de l'aventure pétrolière saharienne. Dix-sept mois qui ont vu un nouvel univers surgir au-dessous du 32e parallèle et bousculer des millénaires de solitude.

Hassi-Messaoud confirme les richesses du sous-sol qu'Edjelé, sur la frontière libyenne, a déjà laissé entrevoir.

Personne ne peut encore augurer de l'importance du gisement; mais des chiffres fabuleux sont avancés.

En ce début d'année, neuf puits sont en état de productivité : quatre sur le permis de la C.F.P.A. (Ouargla) : OM 1, OM 6, OM 7, OM 81, et cinq sur celui de la Repal (Oued-Mya) : MD 1, le « puits de la découverte », à qui son importance historique vaut d'être soigneusement grillagé, MD 2, 3, 4 et 5.

Tous ces symboles qui s'introduisent dans notre langue vont très rapidement ▶

Aux confins des sables, Hassi-Messaoud, marqué de pierres blanches. C'est le siège de la C.F.P.A., Compagnie française des pétroles d'Algérie. Au sol éclate l'insigne tricolore, comme un rappel de ce que la France fait ici. Une France géographiquement très lointaine pour des hommes venus de toutes les provinces et même de l'étranger.

Copéry



1500 habitants, citoyens de la plus jeune ville dans le monde



Entre les métropoles du pétrole et le Nord, un trait d'union, le Breguet deux-ponts qui se pose régulièrement chaque jour. Les pionniers ont besoin pour vivre de 50 tonnes de denrées par semaine.

Groupe Total

prendre leur vraie valeur. Les uns désignent les puissantes sociétés qui se sont associées dans la formidable entreprise de prospection, les autres des lieux qui sont synonymes de milliers de tonnes d'huile.

L'étendue de la nappe délimitée dépasse déjà 800 km². Par un caprice imprévu de la nature, son exploitation se trouve harmonieusement répartie entre les deux sociétes qui se partagent également le riche pâté de sable. Douze autres sondes, dans le périmètre (un seul forage revient à 600 millions!), fouillent le sol à plus de 3 000 mètres de profondeur.

Depuis que le trépan de MD 1 a atteint les grès imprégnés en juin 1956, le matériel n'a cessé d'affluer vers l'ancien puits des chameliers.

La couche, située à une profondeur moyenne de 3 300 mètres, a, dit-on, une épaisseur utile de 80 mètres. Les prévisions raisonnables des techniciens laissent espérer une production annuelle de 5 millions de tonnes à la fin de l'année, de 9,5 millions de tonnes en 1960, pour atteindre 14 millions de tonnes en 1962.

Dans un paysage lunaire

Mais si tous les forages entrepris se révèlent productifs, c'est un gisement d'une richesse comparable à ceux du Moyen-Orient que la France aura découvert dans son désert africain.

Certains avancent que le milliard de tonnes pourrait être dépassé! De quoi satisfaire les besoins de la métropole jusqu'en 1980 environ...

Par-delà les hauts plateaux de l'Atlas blidéen, dans un paysage lunaire d'où semble exclue toute source de vie, Hassi-Messaoud apparaît comme un mirage. Un point orangé scintille sur l'horizon de saphir, prend volume, devient chevelure flamboyante : c'est la torchère qui crache ses volutes vers le ciel, donnant à l'atmosphère des formes irisées.

Visible depuis l'oasis d'Ouargla, à 80 km plus au nord, elle éclaire, la nuit venue, d'une perpétuelle lumière d'or la dernière-née des villes françaises. La plus étonnante aussi, dans son écrin de silice.

Les 300 visiteurs mensuels seront plus de 3 000 en deux années.

Ce qui fera dire aux pétroliers, sur un ton de boutade : « Il y a trois fléaux dans ce désert : les mouches, le vent de sable et les touristes... »

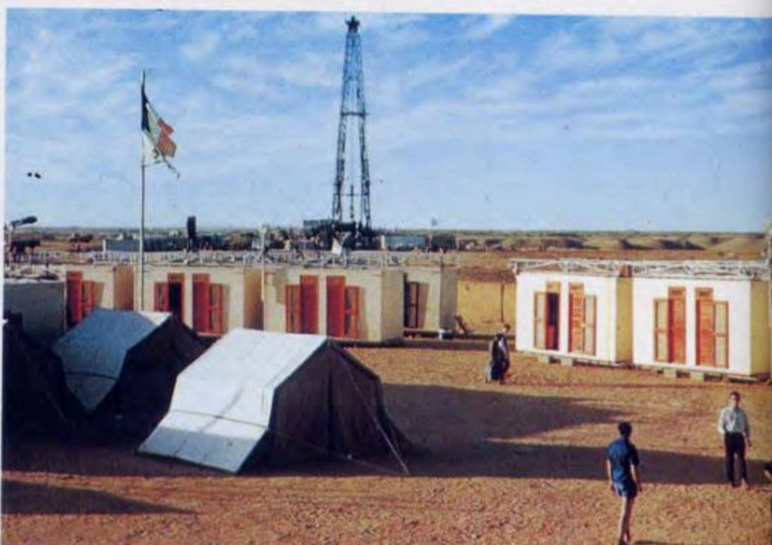
Pour l'heure, Hassi-Messaoud compte 1 500 habitants. Un père blanc venu de Touggourt y bâtir une chapelle et douze commerçants, patente en poche, attendent de s'installer le long de la grande rocade asphaltée que l'on construit à cadence accélérée avec des moyens modernes.



Ces villes bâties en un temps record traversèrent les sables en pièces détachées, sur le dos d'énormes camions. Ce fut alors l'âge d'or des routiers. Puis vint celui des hôteliers...

Groupe Total

Sous un ciel bleu de lin et sur fond de torchères, une unité de production de la C.F.P.A. Le pétrole coule ici. Décor futuriste, qui rappelle – flammes en moins – Brasilia.



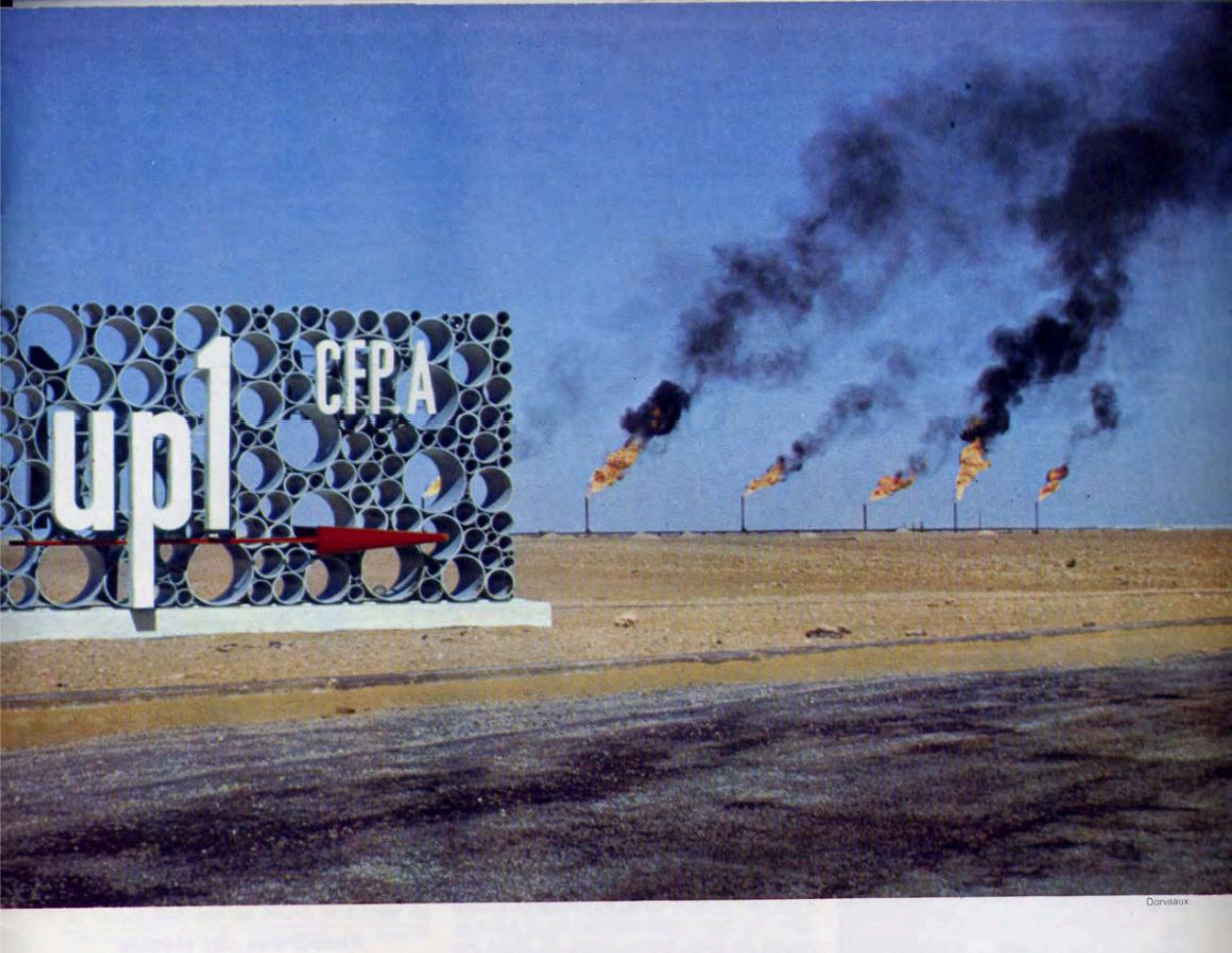
C'est encore le western, la ruée vers l'or. Un jeu de construction posé à même le sable. Mais – nuance – ces jouets sont déjà climatisés. S'ils l'oubliaient, les pétroliers seraient rappelés à l'espoir par le derrick, qui veille sur eux, dressé dans le paysage comme une tour Eiffel pour rire. Rien ne pousse encore. C'est la vie dure, âpre, des premiers pétroliers. Ici se dressera Maison-Verte.

Groupe Total

En attendant celle-ci, par la piste, en partie goudronnée, les routiers ont amené, en un temps record, les 700 cabines alimentées qui équipent les bases des deux sociétés.

Tracés au cordeau, les deux « quartiers » de la ville sont distants d'une quinzaine de kilomètres. S.N. Repal, c'est la série des MD, C.F.P.A., celle des OM.

A mi-chemin, le centre administratif dresse ses bâtiments, autour d'un monument déjà historique : la margelle blanche dont le dôme servait naguère de repère aux caravaniers. Le puits est intact. Mais le fond, asséché, n'est plus que poussière, sur laquelle gît une boîte de sardines vide! Entre le poste de gendarmerie et la centrale électrique, la Section administrative



Dorveaux

spécialisée, installée en juillet 1957, fait office de mairie.

Presque chaque jour, un avion se pose sur l'un des deux aérodromes de l'endroit ou en décolle. Car, pour vivre à 1 000 km d'Alger, sur le plateau aride, les pionniers ont besoin hebdomadairement de 50 tonnes de denrées.

Une eau tombée au temps de Charlemagne

Sur place, des boulangeries, une fabrique de limonade ont été bâties à la hâte, devant les besoins toujours plus pressants. Les deux hôtels de la ville ne désemplissent jamais et déjà se révèlent trop petits.

Vingt-huit ans de moyenne d'âge : entre autres particularités, Hassi-Messaoud présente celle d'être la plus jeune ville du monde. Mais c'est curieusement une cité sans femmes. Les seules voix féminines qui résonnent dans l'oasis sont celles des rares visiteuses et des standardistes qui maintiennent, depuis Alger, une écoute permanente avec le centre saharien.

Poétiquement, les pétroliers de la C.F.P.A. ont baptisé leur camp Maison-Verte. Bien qu'ils aient démarré un an après leurs collègues de la Repal, leur base présente un aspect fini, spectaculaire, qui ne laisse jamais d'étonner. Maison-Verte, village modèle, possède son jardin public, sa piscine, sa salle de spectacle, ses cafés, son bureau de poste, son kiosque à journaux.

Des arbustes, des lauriers-roses, des fleurs, des palmiers, des eucalyptus. Pour la première fois, le vieux mythe du désert fertile devient réalité. Dans quelques années, on y cultivera même de l'avoine! Triomphe de la technique expérimentée par des savants français que reprendront, dans le Néguev, les Israéliens eux-mêmes.

Grâce au ciel, le sous-sol d'Hassi-Messaoud contient aussi de l'eau. Un puits foré dans « l'Albien », à 1 300 m, la fait jaillir si chaude, à 60º, qu'il faut la refroidir. Cette eau, ont calculé les géologues, provient de pluies s'infiltrant très lentement dans le sol et se renouvelle entièrement tous les 1 200 ans. Autant dire que nos pionniers s'abreuvent d'une eau tombée au temps de Charlemagne!

Pétroliers et jardiniers, ces hommes entourent leur Éden de mille précautions. C'est leur façon d'échapper au désert.

Chose étrange, tous ou presque, ont connu cette sorte d'affection qu'ils ont baptisée « rhume du confort ». Le touriste n'y échappe pas. L'explication est simple. Les intérieurs, coquets comme des cabines de bateau, sont pourvus de climatiseurs. Et personne, en début de séjour, ne résiste au plaisir de les pousser à fond!

Piscines, boulodromes, terrains de volley, salle des fêtes. Mais pour ces hommes, fourbus par huit heures de présence sur les plates-formes brûlantes et trépidantes de la sonde, le repos devient religion. Un ordre, un silence de cathédrale planent sur cette étonnante cité-caserne. Et la torpeur semble plus lourde encore aux abords des confortables cabines, où le régime de la relève modifie constamment le compagnonnage.

Un essaim de tentes multicolores et pointues

Ils viennent de toutes les provinces. Et aussi d'ailleurs. Il y a les professionnels formés sur les chantiers lointains, de jeunes ingénieurs, des Parisiens gouailleurs, des Texans originaux, des pieds-noirs et même d'anciens marins bretons.

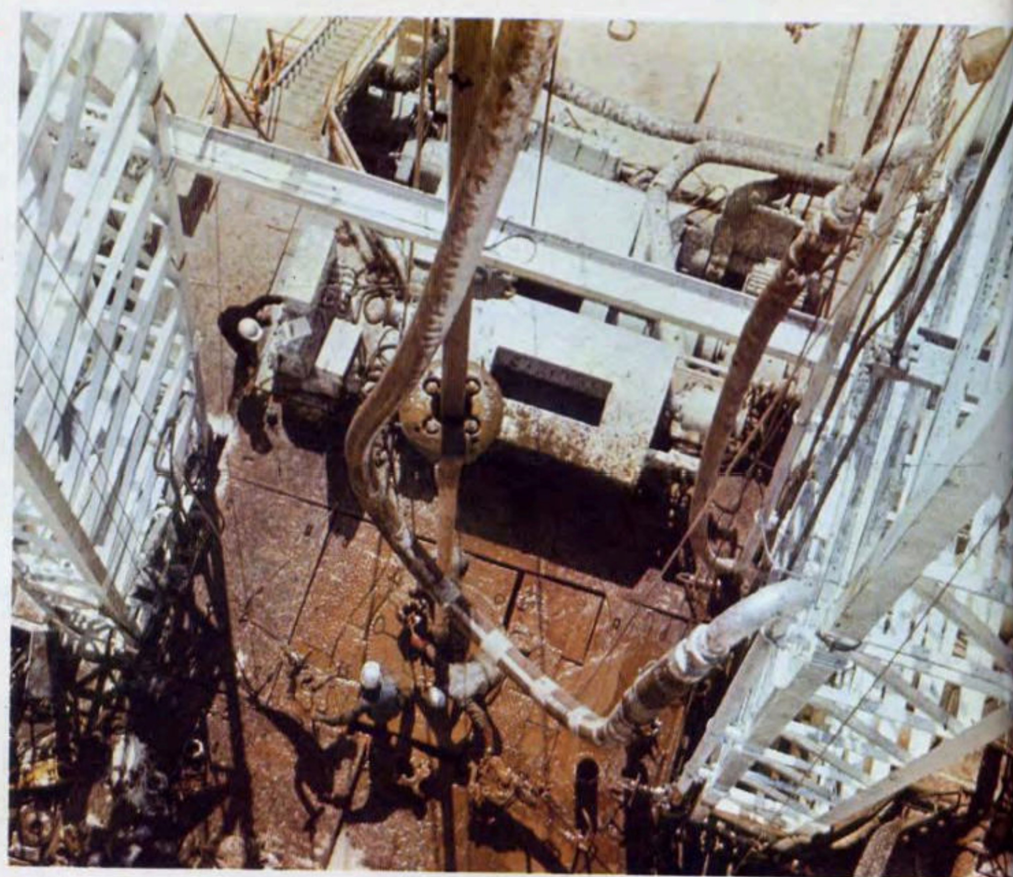
Sur les forages, éloignés des camps de plusieurs kilomètres, les équipes sont à ▶

une cité sans femmes, mais non sans touristes...

l'œuvre huit heures d'affilée pendant trois semaines, que ce soit la nuit, au-dessous de 0 °C, le jour, dans la fournaise et les nuages de mouches, ou dans le vent de sable, plus obscur encore que le brouillard de Londres. Huit jours de récupération et les pionniers, accus regonflés, plongent à nouveau dans la fournaise. De près, le centre de production ressemble à un énorme meccano. Dans un carré d'une centaine de mètres, les tubes s'éloignent, se croisent, rejoignent les cylindres, courent vers les citernes, dessinent des figures étranges sur le sol désolé.

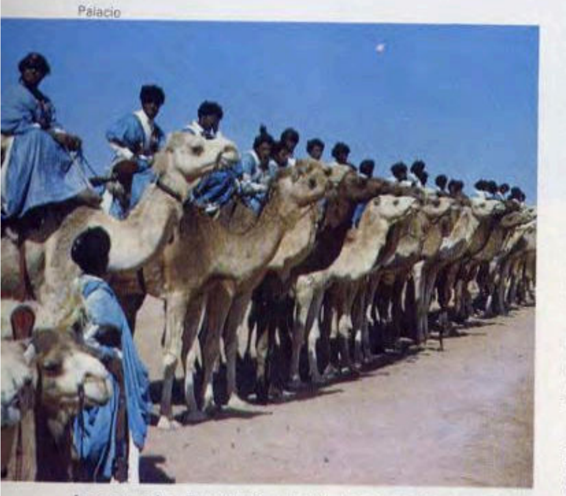
Par ce réseau formidable de soupapes, de canalisations, de vannes, l'or noir, domestiqué, se dépose, docile, dans les immenses réservoirs d'Haoud-el-Hamra d'un volume de 10 000 m³ et marqués de lettres géantes.

Mais c'est encore au pied du derrick, dans le bruit épouvantable des trépans qui torturent la terre, que le spectacle est le



Groupe Total

Palacio



Les nomades Reguibat, qui louvoient sur leurs méharis, entre le Maroc et l'Algérie, fiers et toujours libres.

plus émouvant : les hommes, bottés, pataugent dans la boue sans laquelle tout forage serait impossible. Bras et jambes ruisselants de graisse noire, ils surveillent sans cesse les énormes sondes trépidantes. Ici, les pertes de poids peuvent être incroyables, car la sueur s'évaporant, la transpiration de l'homme atteint jusqu'à 10 ou 12 litres par jour!

Partout le danger rôde : un forage de pétrole dépassant 1 000 m de profondeur, selon les statistiques recueillies sur les chantiers français et étrangers, se classe parmi les industries les plus périlleuses, au même rang que l'exploitation des mines et des carrières.

Au nord du camp, non loin de la torchère qui gronde et danse dans le ciel uni, s'égaille sur le sable brûlant un essaim de tentes multicolores et pointues.

Dans ce cantonnement, où les mouches bourdonnent en nuées, vivent les auxiliaires, venus des oasis environnantes : manœuvres, jardiniers, ouvriers spécialisés, qui le soir venu, se groupent autour d'un feu pour retrouver les us et les coutumes de leurs tribus issues du fond des âges.

Parmi les témoins d'un passé héroïque, et souvent teinté de romantisme, vivait encore, à El-Goléa, au début de l'année 1958, le colonel Angilras.

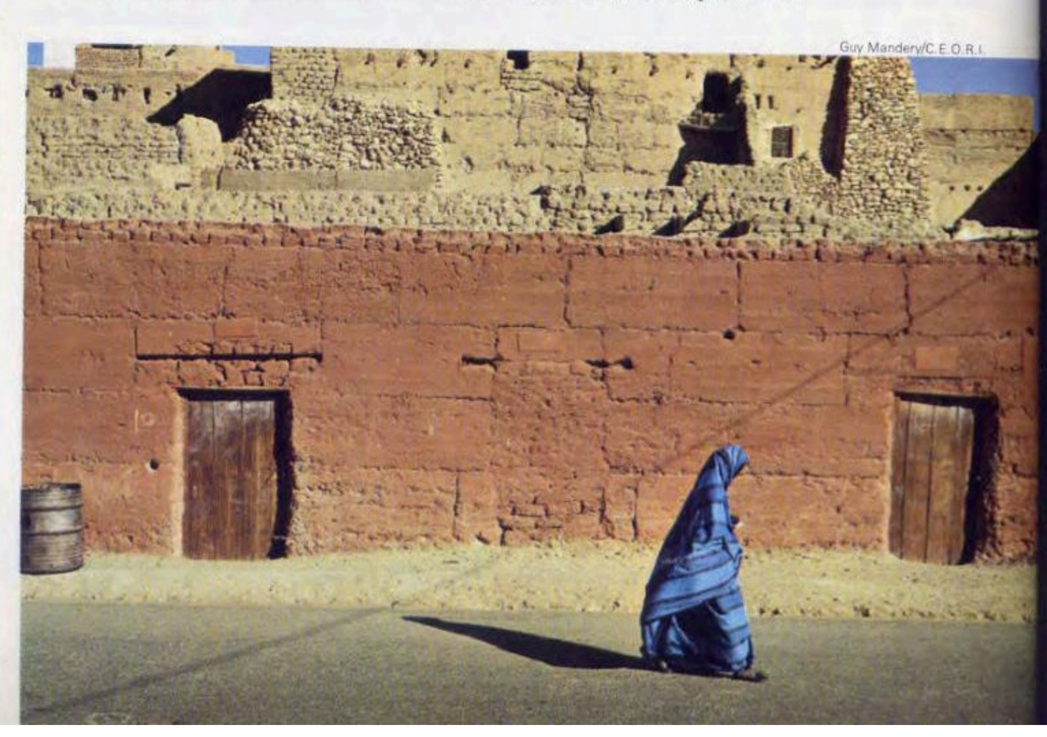
Dans un buffalo-bordj, parmi des trophées de chasse et des documents ethnographiques, il était l'un des rares hommes qui pussent se vanter d'habiter un musée portant leur nom.

Comme il tenait, malgré tout, à être enterré près des siens, il s'était fait expédier un cercueil qu'il montrait volontiers à ses hôtes.

Amoureux du risque

Les « millionnaires des sables »! Ainsi appelait-on les routiers — ils étaient très rares — qui avaient atteint le million de kilomètres en roulant vers le Sud. Ils formaient une corporation à part. Un véritable compagnonnage. Tout au plus étaient-ils une quinzaine.

Guy Mandery/C.E.O.R.I.





Le trépan, à sa remontée, se détachant sur un ciel éclatant, comme un étrange monstre marin. « Les Mémoires d'un trépan », beau titre pour une aventure au centre de la vieille Terre, qui livre toutes ses richesses.

◀ La sonde ! Une plate-forme. Comme un pont de navire vu du haut d'un mât. Là, nuit et jour, on fouille les entrailles de la terre, couche après couche, pour y trouver le trésor qui sommeille.

Tuyaux d'orgue, pour ▶ une étrange symphonie en majeur. C'est l'éclat des jaunes et des violets, la difficile géométrie des collecteurs et des séparateurs. Au premier plan, des hommes ! Insolite présence...



Engagés par les compagnies pétrolières pour leur connaissance du Sud, ils transportèrent dans leurs lourds camions-citernes — comble de l'ironie ! — du fuel-oil à destination d'Hassi-Messaoud...

Pour ces amoureux du risque, le danger ne venait plus que du Nord, le danger de l'embuscade qu'ils bravaient à chaque voyage.

Tandis que le pétrole d'Hassi-Messaoud entreprend sa longue marche vers le Nord, que se passe-t-il à Edjelé, première base de l'or noir ? Dans une atmosphère en tout point semblable, la vie s'écoule au rythme des foreuses.

Chaque jour, le sempiternel Breguet deux-ponts, dont le nom restera indubitablement associé à l'épopée du désert, débarque, sur la piste cahoteuse, son contingent de matériel. Maison-Rouge, le camp de la C.R.E.P.S., n'usurpe pas son nom. La couleur du sol est d'un pourpre total, envahissant, qui ne laisse place à aucune autre parcelle de couleur. Le tapis de balatum s'étend à l'infini, par-delà l'immense cirque bordé de falaises et de dunes sur lequel semblent veiller les garats de calcaire, sanglantes et innombrables.

A première vue, les hommes de la C.R.E.P.S. ont vu grand. De chaque côté d'une large avenue, de vastes bungalows en bois abritent les services et le personnel. Une poignée de Français et quelques dizaines d'autochtones. Au centre de cet embryon de ville, un édifice de pierre, la future mairie. Et toujours dans le même style colonial anglais, un peu à l'écart, « l'hôtel » qui assure aux visiteurs le gîte et la pitance.

Une livre symbolique

La longue piste d'envol des avions déborde, du reste, de l'autre côté de la frontière, et la C.R.E.P.S., pour s'en assurer l'usage intégral, doit verser au gouvernement libyen la somme symbolique d'une livre par an.

La nuit venue, le ciel, au loin, s'embrase de lueurs. Depuis le 7 août 1957, le puits ▶

◀ Des siècles séparent Maison-Verte, capitale des pétroliers d'Hassi-Messaoud, de cette rue du ksar de Tindouf, en Mauritanie. Des siècles et des kilomètres nombreux de piste.



Un campement : celui ▶ des premiers chercheurs d'or noir. Ils passèrent des jours et des nuits à prospecter, avec leurs étranges appareils.



Groupe Total

◀ Incroyable, mais pourtant vrai. Voilà ce que les pétroliers avaient fait dans le désert. Ce cottage enfoui dans les fleurs et les feuillages. Pavillon des visiteurs à Maison-Verte.

quand les pétroliers jouent à recréer Paris

de Tin Essamei D est en flammes et il continue de brûler de tous les feux de l'enfer...

A 20 km de Maison-Rouge, sur un chantier qui compte déjà une vingtaine de puits, le forage 125 est la promenade nº 1 du visiteur. On s'y rend à bord d'un land-rover, très tôt le matin, quand le soleil, poignant à l'horizon, dissipe les gelées.

Ici, il n'est pas rare de voir le thermomètre passer de — 4 pendant la nuit à + 35 sur le coup de midi.

La piste escalade les dunes et le derrick surgit entre deux falaises.

Comme chaque jour que Dieu fait, le maître sondeur est à l'ouvrage. Il surveille le cadran qui enregistre les réactions du tricône fixé au bout des tiges et creuse inlassablement le sous-sol pour accéder aux couches pétrolifères, remarquablement faibles ici puisqu'elles ne dépassent pas 500 mètres !

Les hommes du plancher graissent les treuils ou quelque mécanique. L'accrocheur attend la remontée des tiges et se livre à de périlleuses acrobaties. C'est lui qui, du haut d'une petite plate-forme, à 35 m au-dessus du sol, range, au fur et à mesure de leur remontée, les tubes mis bout à bout, qui constituent la sonde.

A midi, le « power-wagon » qui amène la relève récupère les badauds, souvent ministres ou journalistes, et les conduit au bar où un Noir de Djanet jongle avec des piles de verres incassables.

Les Champs-Élysées de Maison-Rouge, un nom qui rappelle la France lointaine, courent dans un décor d'Apocalypse. Bordés de leurs baraques vertes, ils partent d'un rond-point, où de grosses pierres, blanchies à la chaux, dessinent une grande étoile entourée d'une guirlande de roses des sables, pour finir sur un énorme tuyau en forme d'obélisque.

Dans cette vallée de Jugement dernier

Entre deux montagnes escarpées et surplombant un profond ravin, par où s'écoulent les eaux du forage : la sonde Failing 2500, à laquelle revient l'honneur d'avoir été la première à faire jaillir le pétrole du désert d'Edjelé.

Dans cette vallée de Jugement dernier, une poignée d'hommes, jour et nuit, traquent le pétrole. Sur ce puits, des indices sérieux ont été découverts et le jaillissement n'est plus qu'une question d'heures. En ce début de 1958, le plan d'exploitation porte sur une évacuation, en 1960, d'un à deux millions de tonnes pour le seul champ d'Edjelé-Tiguentourine.

Partout flotte dans l'air une odeur qui prend à la gorge. Le moment n'est pas aux imprudences. Ce qui traîne sur le sol, ce qui donne à l'air cette odeur, c'est le pétrole brut s'écoulant des vannes de production. DL 101, premier puits producteur saharien, se dissimule au fond d'une gorge aride. Le « brut » est si pur qu'à Maison-Rouge il fait tourner les diesels.

De l'autre côté des fûts peints en blanc, qui délimitent la frontière, d'autres hommes creusent aussi le sol du désert : des Américains, dont les forages ne sont qu'à quelques kilomètres.

Retour au mess de Maison-Rouge. A la cantine, le personnel est déjà attablé. Du colonel aux manœuvres en passant par les mécanos.

Le luxe n'est pas de mise, mais tout est raisonnable et correct.

Le soir, cinéma gratuit, tandis que du fond de la nuit parvient le rythme obsédant des tam-tams. Sous une guitoune du camp de toile, des manœuvres battent la mesure sur des bidons, accroupis et serrés les uns contre les autres à la façon targuie; ce sont des Ajjers, embauchés pour les travaux du camp.

Signe des temps : les jerricans ont remplacé les tindés.

Sur le terrain d'aviation, un Breguet deux-ponts vient d'apporter sa cargaison habituelle de containers, de bonbonnes de vin et de caisses de bière. **H**

Jean TAOUSSON

Groupe Total



Et la piscine ! ▶ On pouvait s'y tremper habillé et être sec quelques minutes après en être sorti. Signe de la sécheresse de l'air à Maison-Verte. La piscine était la grande stupéfaction des visiteurs, ces touristes que les vieux pétroliers considéraient comme des intrus.

CHRONOLOGIE Mars 1957

FRANCE

7 : grève au Centre national de la recherche scientifique.
11 : lancement de l'emprunt 5 %.
Grève des houillères.
25 : signature à Rome des traités du Marché commun et de l'Euratom.
26 : mort d'Édouard Herriot.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

4 : Ben Gourion donne l'ordre d'évacuer Gaza et Charm-el-Cheikh.
5 : accord atomique irano-américain. Les États-Unis accordent 45 millions de dollars à l'Iran.
9 : convention judiciaire franco-tunisienne.
11 : tournée africaine de Richard Nixon (Addis-Abéba, Tripoli, etc.).
12 : le chah d'Iran en visite en Arabie Saoudite.
Levée de l'embargo sur le pétrole saoudien à destination de la France et de la Grande-Bretagne.
15 : Mme Golda Meir part pour Washington.
Discussions sur la doctrine Eisenhower dans tous les pays arabes.
21 : entretiens à Tunis entre le président Bourguiba et les leaders du F.L.N.
25 : le président Bourguiba à Rabat.
Communiqué irako-soudanais.
28 : le chancelier Adenauer en visite à Téhéran.
28 : les Anglais libèrent Mgr Makarios.
29 : l'Armée de libération marocaine rend la liberté au lieutenant Perrin.
30 : traité d'amitié et de coopération tuniso-marocain.

AMÉRIQUE

5 : le Congrès des États-Unis approuve la doctrine Eisenhower.
11 : mort de l'explorateur polaire Richard Byrd.
12 : Richards quitte Washington pour une mission au Moyen-Orient.
20, 23 : conférence anglo-américaine des Bermudes.

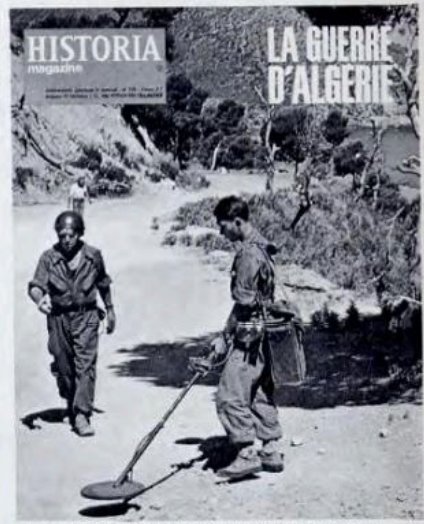
ASIE

2, 12 : coups d'État militaires et troubles à Sumatra, aux Célèbes et à Bornéo.
10 : Ne Win Bo, président de l'Union birmane.
14 : démission du premier ministre indonésien Sastroamidjojo.
Proclamation de l'état de guerre et de siège en Indonésie.
17 : le président des Philippines, Ramon Magsaysay, se tue dans un accident d'avion. Carlos Garcia lui succède.
21 : prêt américain à la Birmanie.
27 : traité d'amitié et de coopération sino-tchécoslovaque.
29 : entretiens entre Chou En Lai et le Premier birman U Nu.

EUROPE

3 : le ministre allemand Heinrich von Brentano en visite à Washington.
5 : traité de délimitation de la frontière entre l'U.R.S.S. et la Pologne.
6 : après avoir obtenu son indépendance, la Côte-de-l'Or, devenue le Ghana, entre dans le Commonwealth.
20 : échange de messages entre le maréchal Boulganine et le chancelier Adenauer.
28 : déclaration commune soviéto-hongroise sur le stationnement de l'armée Rouge.

LA SEMAINE PROCHAINE



Sommaire du n° 225 :

● Parade au terrorisme

De grands numéros sur les maisons, des chefs d'îlot responsables dans tous les quartiers, des cartes spéciales pratiquement impossibles à falsifier, un quadrillage serré sur l'ensemble de l'agglomération algéroise sont certainement à l'origine du succès du rétablissement de l'ordre dans la capitale d'Afrique du Nord.

● Bombes : offensive du F.L.N.

Les dirigeants du C.C.E. préparent minutieusement la grève qui doit frapper l'opinion internationale. Elle sera précédée d'attentats à la bombe qui impressionneront Européens et musulmans. Ils posent de nouveaux problèmes au général Massu, commandant la 10e D.P.

● La fin de Ben M'Hidi

Tous les chefs militaires qui ont interrogé Ben M'Hidi ont porté sur lui le même jugement : « C'était un seigneur. » Comment un des plus grands chefs du F.L.N. a-t-il pu être arrêté par les paras à Alger dans la ville européenne ?

● La confession du juge

Un juge très connu est envoyé en Algérie. Sous l'uniforme, il se heurte à des problèmes qu'il n'envisageait pas dans son Palais de justice parisien... Il nous en entretient.

● Medracen

Le plus ancien mausolée royal d'Algérie se dresse à 30 km de Batna. Malgré toutes les recherches, il garde encore son mystère.

NOTE DU SERVICE DES ABONNEMENTS

Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194, premier numéro de notre nouvelle série, la « Guerre d'Algérie », ou à partir du numéro en cours de publication.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 2e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 224 - 17 avril 1972.

Tandis que la délégation française aux Nations unies déploie une vive activité

L'ÉCHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord — Directeur général : Alain de SERIGNY — 20, rue de la Liberté — Trois éditions quotidiennes — 15 FRANCS — Téléphone : 373-80 à 85 — Mercredi 30 Janvier 1957

En atterrissant par brouillard

L'"Armagnac" Tunis-Paris capote et se brise sur la piste d'Orly

Il n'y a, providentiellement pas de morts mais des 70 occupants une cinquantaine sont blessés

INFORMATION PAGE 3

Premières réponses (républicains-sociaux et radicaux dissidents) à la lettre de M. G. Mollet

M. TRIBOULET : « Accord total pour le maintien de l'Algérie française »

M. QUEUILLE : « Plusieurs réserves »

INFORMATION PAGE 3

ALGER avait retrouvé sa physionomie habituelle au deuxième jour de la « grève F.L.N. »

80 % des musulmans de la Casbah (20.000) ont repris leur travail

Le ravitaillement est partout assuré

Sanctions à l'étude contre certains grévistes

INFORMATION PAGE 8



Les arrivages ont été contrôlés aux halles, hier après-midi



Camp militaire quelque part sur les pentes enneigées du Djurdjura

Aucune personnalité politique ou militaire n'est impliquée dans l'affaire de l'attentat au "bazooka"

a déclaré hier soir M. GORLIN porte-parole du ministre résidant

A la suite d'une information parue hier après-midi, dans un quotidien parisien du soir, M. Gorlin, chargé des services d'information et porte-parole de M. le Ministre résident, a déclaré en substance, hier, au cours de la conférence de presse du soir :

« Dans l'état actuel de l'enquête, on ne saurait mêler à l'affaire de l'attentat au « bazooka » contre l'état-major de la 10ᵉ région militaire, aucun nom de personnalité politique ou militaire, ni de fonctionnaire du Gouvernement général ou de l'administration algérienne, ni d'officier de quelque grade que ce soit.

« Les services chargés de l'enquête dirigent actuellement leurs investigations sur un petit groupe de personnes exaltées, — hommes de main ou partisans de l'action brutale ou subversive. »

Nous croyons pouvoir ajouter qu'une douzaine de personnes ont été appréhendées, qu'elles ne font pas l'objet de mandats d'arrêts mais sont à la disposition des services d'enquête pour examen de situation, et que, conformément aux mesures de sécurité en vigueur, leurs dossiers sont entre les mains de l'autorité militaire.

EN PAGE 8 : Délimitation du « périmètre surchargé » d'Alger

HIER SUR L'ENSEMBLE DE L'ALGÉRIE

Une centaine de rebelles abattus

Les plus violents accrochages se sont déroulés dans la Soummam

Importantes opérations au sud-ouest de BLIDA et près de BOUIRA

INFORMATIONS PAGE 8

Retour d'une mission dans le Sud algérien

M. Henri LAFOREST secrétaire d'Etat à l'Air a fait escale à Maison-Blanche





A sa descente d'avion, M. Laforest a été accueilli par les généraux Frandon et de Maricourt

La grande cantatrice MARIE POWERS est à Alger



" L'HOMME QUI ATTEND " sera joué pour la première fois à Alger avec Marie DÉA Louis DUCREUX J. PORTET et P. FLORENS



Grâce aux becs de courbure de sa curieuse voilure

Le "PRESTWICK PIONEER" atterrit... ...et décolle sur 200 mètres

Un pilote écossais a présenté hier aux techniciens d'Alger cet appareil révolutionnaire



Au tribunal des forces armées d'Alger

L'officier "irakien" ABDELAZIZ ER RIFFI condamné à la peine de mort

L'échec de la grève déclenchée par le F.L.N. grâce aux mesures prises par les généraux Ginestet et Massu rassure la population algéroise, mais aussi l'ensemble des Européens et de nombreux musulmans. Les mesures de sécurité ne sont pas pour autant arrêtées. Leur efficacité obligera les responsables du C.C.E. à quitter Alger. Certains se réfugieront au Maroc.